





34135/A
H XLII
18/2

42550

TRAITÉ DES PLAYES D'ARMES A FEU,

PAR J. A. LOUBET,

Ancien Chirurgien-Major des Régimens de Santerre & de Touraine.



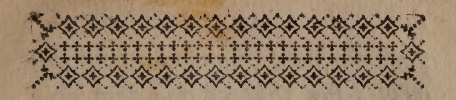
A PARIS,

Chez DELAGUETTE, Imprimeur du Collége & de l'Académie Royale de Chirurgie, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A TRÉS-HAUT ET TRÉS-PUISSANT SEIGNEUR, MONSEIGNEUR LE DUC DE LUXEMBOURG, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Gardes du Corps de Sa Majeſté, Lieutenant Général des Camps & Armées du Roi, Gouverneur de la Normandie, &c.

MONSEIGNEUR,

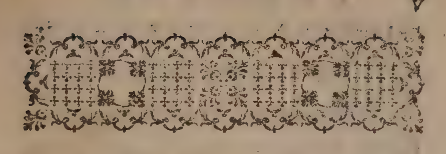
Mes travaux vous doivent hommage: il ne me convient pas d'en tranſmettre les marques à la poſtérité, ſi ce n'eſt ſous la protection de VOTRE GRANDEUR. Vos lumieres s'étendent ſur tout ; les talens que vous poſſédez au degré le

plus éminent, vous donnent des droits ſur tout ce qui peut être de quelque utilité aux hommes, & particuliérement aux Militaires. Il ne vous ſuffiſoit pas, MONSEIGNEUR, *d'être le deſcendant d'une Maiſon illuſtre, féconde en Héros. En marchant ſur leurs traces, vous êtes devenu,* MONSEIGNEUR, *l'héritier de leur grandeur d'ame & de leurs vertus, Mes expreſſions ſont trop foibles pour en parler en détail. Il me ſuffit de vous ſupplier de recevoir mes vœux les plus ſinceres pour la conſervation des jours de* VOTRE GRANDEUR, *& d'agréer le profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LOUBET.



PRÉFACE.

TOUS les tems & tous les siécles ont eu leurs maux & leurs calamités; la guerre, l'un des plus funestes fléaux, a multiplié ses horreurs en employant différentes machines infernales (inventions trop ingénieuses pour le malheur des hommes) qui en servant à leur défense, servent encore à porter partout la terreur & l'effroi.

La ruse, l'artifice, la force, tout est mis en usage. Tous les moyens, quelques cruels qu'ils

ſoient, ne ſont pas rejettés; &, ſi les ſeuls appareils des Siéges & des Batailles ont dequoi faire frémir quand on ſe les repréſente, quels ne doivent pas être les effets funeſtes de toutes ces machines réunies pour la deſtruction? De combien d'actions n'ai-je pas été le témoin depuis plus de trente-cinq ans que je ſuis au ſervice de mon Auguſte Souverain; & ſur-tout dans trois différentes guerres, pendant leſquelles il falloit raſſembler mes forces, pour fournir aux bleſſés les ſecours de mon état? Il y a des momens fâcheux que l'on voit avec compaſſion: les uns perdent leur ſang, les autres ſont tronqués

& mutilés. Ceux-ci expirent de leurs bleſſures, & ceux-là criblés de coups, portent les marques meurtrieres des balles, des Bombes ou des Boulets.

Il eſt inutile de faire ſentir la néceſſité & les avantages de la Chirurgie dans ces momens fâcheux; on connoît trop ſon prix dans tous les tems, pour ne nous pas diſpenſer de faire ſon éloge dans ces momens où elle eſt abſolument néceſſaire; c'eſt alors qu'elle doit réunir toutes ſes attentions pour être ſecourable à tous les bleſſés, c'eſt elle qui contribue au bien & au ſoutien de l'Etat, en réparant par ſes ſoins les déſordres & les

maux qui affligent indifféremment le Soldat & l'Officier; c'est elle enfin qui guérit les blessures les plus fâcheuses, en réunissant utilement les lumieres de la théorie à celles de la plus saine pratique; & qui souvent arrache les hommes des bras de la mort, en dissipant ou éloignant adroitement des simptômes & des accidens formidables.

Il paroîtra sans doute singulier que je sois entré dans ce détail; mais on verra qu'il n'est pas tout-à-fait étranger au sujet que je traite, par les conséquences que l'on en peut tirer. Ambroise Paré, le héros de la Chirurgie, & qui a été le premier Chirurgien de

quatre Rois, entre auſſi dans un détail militaire dans l'apologie de ſes voyages; en cela j'ai ſuivi ſon exemple, & je me croirai heureux ſi je pouvois par mes ſoins l'imiter, & contribuer à l'avancement des jeunes Chirurgiens. Occupé depuis beaucoup d'années dans la Chirurgie, je poſſede pluſieurs obſervations importantes : mourir ſans en faire part, ce ſeroit un larcin fait au Public à qui eſt réverſible tout ce qui porte le caractere de l'utilité.

Les principes ſont néceſſaires en Chirurgie, & on ne peut remplir comme il faut les devoirs d'un art ſi important, ſi on ne poſſede aupara-

vant les connoiſſances Anatomiques, & celles de l'œconomie animale. Un Chirurgien d'armée doit donc poſſéder ces connoiſſances; & de plus, être aſſez vigilant pour diſpoſer les appareils & les choſes néceſſaires aux bleſſés; il doit examiner la nature d'une playe, ſe repréſenter la ſtructure de la partie affectée, faire des dilatations convenables; éviter les gros vaiſſeaux, & diſtinguer les cas où il ne faut point ménager les nerfs ni les tendons. Une playe accompagnée de fracas ou de corps étranger, demande une conduite différente; il faut débrider cette ſorte de playe, la

nettoyer, ôter les esquilles & les corps étrangers ; d'autrefois sans fatiguer la partie, il faut commettre ce soin à la Nature, ne jamais l'interrompre & faciliter les suppurations. Tout cela se doit faire avec art & avec simplicité. C'est ce que je tâcherai d'exposer dans ce Traité, en rappellant les moyens simples que j'ai employés. La simplicité dans les opérations, dans les pansemens, a été mon objet ; & j'ai toujours eu la satisfaction de parvenir par elle à d'heureuses guérisons. C'est le point auquel je m'attache, sans avoir précisément en vûe de donner un Traité complet des Playes

d'Armes à feu.

Toutes les parties du corps ſont expoſées aux coups de feu, ou autres bleſſures ; mais à raiſon de leur ſtructure, les conſéquences n'en ſont pas les mêmes. Celles qui attaquent les parties molles ſans intéreſſer les os, ſont plus aiſées à guérir, & donnent toujours plus d'eſpérance ; parce que les ſuppurations ſe font avec plus de facilité ; que ces playes ſe mondifient, s'incarnent & ſe cicatriſent, à moins qu'elles ne ſoient ſuivies de fuſées dans le tiſſu cellulaire, dont la ſuppuration ne ceſſe qu'après la fonte de ce tiſſu. Le grand art dans ces cas, eſt de ſçavoir

mettre à profit, & diriger ſagement l'uſage des compreſſes expulſives.

Les playes qui arrivent aux tendons & aux parties membraneuſes, même celles qui coupent imparfaitement le corps des muſcles, ſont ſuivies de tenſions, de douleurs, de tiraillemens, & d'autres accidens qui ne ceſſent qu'après avoir débridé, & même totalement détruit les parties dont la ſection imparfaite cauſoit tous ces accidens. C'eſt ainſi que ſouvent une piquûre, ou une divulſion produite par une cauſe quelconque dans les tendons des doigts, donne naiſſance au Panaris. Cette

maladie ne ſe borne pas au tendon & à ſa gaîne, elle altére le Périoſte, l'os même, fait des progrès rapides au moyen du tiſſu cellulaire, s'étend juſqu'au ligament annulaire, porte ſa fureur juſqu'à la partie ſupérieure du bras, les douleurs deviennent extrêmes, le malade ſuccombe bientôt à la violence des accidens, ſi dans les premiers tems on ne s'oppoſe promptement au progrès du mal en détruiſant ſans balancer la gaîne, & même le ligament annulaire. Il y a plus, malgré ces précautions, les cautéres, ſoit actuels, ſoit potentiels, ſont ſouvent à employer pour terminer les accidens.

Il n'en eſt pas des playes faites par inſtrument tranchant, comme de celles qui ſont faites par armes à feu. Elles ſont en général beaucoup plus ſimples, ne ſont pas ordinairement ſuivies de fonte & de ſuppurations auſſi conſidérables ; les vaiſſeaux coupés ſe dégorgent, les lévres des playes intimément rapprochées par le bandage ou la ſituation, ſe guériſſent très ſouvent ſans le ſecours des ſutures qui deviennent pernicieuſes, & même produiſent des gonflemens conſidérables ſi les points ſont trop ſerrés, ou ſi les bords de la playe ne ſont pas tenus dans la ſituation convenable.

Les sutures ne doivent être employées que quand les autres moyens sont inutiles: elles ont des avantages & des inconvéniens ; on ne doit pas les pratiquer aux tendons. Celles du bec de liévre & des playes du nez, sont plus avantageuses ; elles m'ont souvent réussi.

Les parties dures blessées ne se guérissent pas aussi aisément que les parties molles, & pour peu que la blessure ait été considérable, il y a toujours des accidens à craindre. En général, toutes les fois qu'après les coups de feu, il y a fracas d'os, en quelque partie qu'il soit, on doit ôter

avec exactitude les fragmens & esquilles, autant cependant que les circonstances le permettront, afin de rendre ces sortes de playes les plus simples qu'il sera possible & les panser de même.

Les playes de tête & celles de la substance du cerveau, celles de l'épine quoique causées par armes à feu, ne sont pas toujours mortelles, MM. Manne & Palfin en fournissent des observations qui peuvent être heureusement appliquées à la pratique.

Les playes d'armes à feu qui attaquent les rotules & les extrêmités, sur-tout quand elles sont avec fracas, sont

toujours très-graves & de conséquence. L'amputation eſt ſouvent l'unique reſſource ; elle ne doit cependant être miſe en uſage qu'après de mûres réflexions, & qu'autant que les moyens ordinaires ſeront abſolument inutiles ; & ſi elle ne réuſſit pas ſouvent, ainſi que certaines playes dont on obtient difficilement la guériſon ; on peut dire que le mauvais régime, le mal être des Militaires, le mauvais air des Hôpitaux, malgré toute la vigilance poſſible, peut-être même la vie déréglée, y ont beaucoup de part ; ainſi que nous le rapportent Paré & beaucoup d'Auteurs.

Le panſement des playes doit enſuite fixer l'attention du Chirurgien. Il doit le faire avec ſimplicité & avec art. La charpie ſéche ſuffit ſouvent ſeule pour le premier appareil ; on ſçait comment elle doit être pour être bonne : mais ſouvent on n'eſt pas aſſez heureux dans le tems d'une bataille de l'avoir telle qu'on la déſireroit; ſouvent elle manque, & dans ces cas il faut y ſuppléer par d'autres moyens. J'en propoſerai des exemples.

On a cru de tous les tems tirer de grands avantages pour le panſement & la guériſon des playes d'armes à feu, de l'uſage de l'eau-de-vie ou autres

liqueurs ſpiritueuſes ; on les a même cru ſpécifiques : mais la Chirurgie de nos jours a preſque diſſipé cette erreur. On convient, pour peu que l'on y faſſe attention, que ces liqueurs deſſéchent les playes, empêchent l'action des vaiſſeaux en les reſſerrant trop, racorniſſent les parties contuſes & les eſcarres, rendent les ſuppurations lentes & fâcheuſes : l'on prévient tous ces inconvéniens en aidant la nature par des remédes onctueux, doux & balſamiques qui établiſſent les ſuppurations, & produiſent des guériſons plus promptes & plus ſûres. On joint même avec

ſuccès à ces moyens, l'uſage de différens cataplaſmes ſelon les indications.

Il faut donc que tout concoure à établir la ſuppuration. En général elle eſt bonne ou mauvaiſe, & ces perfection ou imperfection du pus, dépendent de la conſtitution des bleſſés, de la nature des parties, de la complication des playes, &c.

Le pus blanc, égal, doux & ſans odeur, annonce une guériſon favorable; il n'en eſt pas de même, s'il dégénere de quelques-unes ou de toutes ces qualités; & s'il ſe préſentoit en trop grande quantité, parce que dans ce cas le

Maraſme ſuivroit de près.

Le ſang épanché ne dégénere pas en pus ; il acquiert par ſon trop long ſéjour une pourriture cadavéreuſe, laquelle ſuivra aſſez promptement, ſi l'air extérieur peut pénétrer vers l'endroit de l'épanchement. Le ſang épanché peut donc devenir corps étranger : Il faut lui donner iſſue après avoir employé les moyens convenables pour arrêter l'hémorragie. Cette derniere circonſtance mérite toute l'attention poſſible pour pouvoir évacuer avec ſuccès un épanchement, ſoit de l'intérieur de la tête, ou de quelques capacités.

La ſuppuration ſe forme plus ou moins aiſément dans les parties contuſes ſelon la violence de la contuſion, de façon que ſi elle eſt forte, une pourriture ſenſible ne tarde pas à ſe manifeſter.

Les playes des Ligamens, des Aponévroſes, des Tendons, du Périoſte, & des corps Glanduleux ſuppurent difficilement, tant par rapport au petit nombre de vaiſſeaux ſanguins qui arroſent ces parties, que par rapport à leur ſtructure élaſtique qui eſt très-ſuſceptible d'irritation.

Les ſuppurations dépendent de la conſtitution du

ſang; de façon qu'on ne peut eſpérer un pus loüable des ſujets cacheſtiques, ſcorbutiques; des yvrognes, & même de ceux dont la vieilleſſe eſt très-avancée. La diſſolution de ce fluide, qui dans ces cas eſt dépourvû de ſes principes, produit des ſuppurations lentes, des chairs fongueuſes ou calleuſes, enfin ſouvent une mortification gangréneuſe.

Les mêmes inconvéniens arrivent, ſi les bleſſés ſont infectés d'un vice vérolique; en ſorte qu'une playe qui dans les premiers tems paroiſſoit ſimple & tendre à une guériſon prochaine, ſe change

tout-à-coup, le pus dégénere & devient verdâtre.

Les lévres de la playe deviennent calleuſes, & les chairs fongueuſes; les os, quoique compactes, ſont attaqués; & par ce poiſon fatal ils ſont ſouvent cariés & vermoulus. Dans ces cas, la reſſource unique eſt dans les anti-vénériens.

Les différentes vûes que je viens d'expoſer, ont réglé le plan que je ſuivrai dans cet Ouvrage. Il eſt le fruit de beaucoup de réflexions, qui ſont toutes appuyées ſur des faits que j'ai eu occaſion de recueillir dans les Hôpitaux militaires, en traitant un grand

nombre de Maladies de toutes espéces, & je serai flatté, s'il peut être utile aux jeunes Chirurgiens, & au Public.



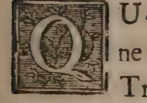
TRAITÉ DES PLAYES D'ARMES A FEU.

CHAPITRE PREMIER.

Des Playes d'Armes à feu en général, & particuliérement de celles qui attaquent les parties molles.

§. I.

Des Playes d'armes à feu en général.



UOIQUE mon dessein ne soit pas de donner un Traité complet des blessures par armes à feu, je crois cependant ne devoir pas entrer en ma-

tiére ſans rappeller au moins des notions générales ſur leur nature ; d'autant plus qu'elles ſont abſolument néceſſaires pour appuyer la pratique chirurgicale qui eſt bien différente dans ces cas, de celle que l'on ſuit pour guérir les playes faites par tout autre inſtrument.

Définition. On entend en général par Playes d'Armes à feu toute ſolution de continuité, avec contuſion & déchirement plus ou moins ſenſibles, produite par la poudre à canon, médiatement ou immédiatement. C'eſt pourquoi on range dans la claſſe de ces playes, celles qui viennent de l'impulſion de certains corps étrangers que la balle ou le boulet auront rencontré dans leur trajet ; de même que celles qui ſuivent du ſaut des Mines, quoiqu'elles ne ſoient pas produites préciſément par des armes à feu,

On n'a pas de tous les tems été d'accord ſur la nature de ces playes. les uns ont cru qu'elles étoient l'effet d'une cautériſation, d'autres ont cru qu'elles étoient ſimplement l'effet d'une impulſion plus ou moins forte, qui preſſant, contondant, & mâchant, pour ainſi dire, la texture des parties, en rapproche les fibres, & les unit ſi intimément qu'elles en impoſent pour l'effet d'un cautére actuel. Paré, dans les diſcours qui ſuivent la préface de ſon traité des Playes d'arquebuſade, combat vivement le premier ſentiment, pour adopter le dernier. Il s'oppoſe au préjugé qui captivoit ſes contemporains, & le fait avec tant de ſuccès, qu'on ne peut ſe refuſer de ſouſcrire aux preuves qu'il donne; preuves ſi évidentes, que la Phyſique de nos jours ne peut les réfuter. Il eſt peu de Chirurgiens qui

Nature des playes d'armes à feu.

n'embraſſent volontiers ce ſentiment, ſur lequel nous croyons devoir renvoyer à notre Illuſtre Paré, dont le traité des playes d'armes à feu eſt ſans contredit le chef-d'œuvre.

Elles ne ſont point empoiſonnées.

Les playes d'armes à feu ſont de leur nature plus ou moins fâcheuſes, & comme en général elles ſont accompagnées d'accidens ſouvent conſidérables, les Anciens n'ont pas héſité de croire que c'étoit l'effet de la poudre à canon ; &, en conſéquence, ils regardoient ces playes comme empoiſonnées. Mais on n'eſt plus en erreur ſur ce ſujet ; & on convient que, ce qui en avoit impoſé ſur ce point, n'eſt préciſément que la grandeur des accidens, auxquels ſuccéde quelquefois une ſtupeur qui détruit le principe vital.

Accidens.

En effet, les playes d'armes à

feu sont suivies d'accidens que l'on distingue en primitifs & en consécutifs. Les premiers sont l'engourdissement de la partie, une douleur obtuse & même souvent il n'y en a pas, la syncope, la Paralysie, &c. une espéce de froid dans la partie frappée ; auxquels succédent le gonflement du membre, l'inflammation, la fiévre, les douleurs vives, les abscès, enfin la gangréne.

Il n'est pas difficile de rendre raison de ces phénomènes, en réfléchissant sur ce qui doit arriver après les fortes contusions. Leur effet ne se borne pas sur la partie lésée, il s'étend beaucoup au-delà : l'engourdissement des parties voisines & les commotions fâcheuses éludent presque toutes les ressources de l'art, en détruisant absolument l'action organique des solides.

Elles ne répandent pas du sang.

Les playes d'armes à feu ne sont pas pour l'ordinaire accompagnées d'effusion de sang, à moins qu'il n'y ait ouverture de quelques gros vaisseaux, & encore dans ce dernier cas, l'hémorragie souvent n'arrive pas dans les premiers tems ; elle ne se manifeste qu'après la chute de l'escarre. La même chose se passe, dans les playes contuses, d'une façon plus ou moins sensible, à raison de la violence de la contusion. On peut s'en convaincre par la comparaison d'une playe par instrument tranchant, avec une autre par instrument contondant. Celle-là n'est qu'avec une simple solution de continuité, ce qui permet aux liqueurs de sortir de leurs vaisseaux ; celle-ci est non-seulement avec solution de continuité, mais encore avec attrition des parties ; les vaisseaux froissés plus ou moins vivement, n'ont

plus d'action sur les liqueurs, elles ne peuvent s'écouler, elles séjournent ; les solides rapprochés & sans action, présentent une résistance aux vaisseaux voisins & animés, ce qui fait que le rétablissement de ces parties, dépend de la nature qui chasse par le moyen de la suppuration, ou sous la forme d'escarre, ces fragmens sans action qui ne sont susceptibles d'aucun ressort, & qui sont absolument inutiles.

Différences des playes.

Les playes d'armes à feu peuvent avoir des différences à raison de leur grandeur, de leur pénétration, des parties qu'elles intéressent. Les unes sont avec corps étranger, comme balles, portions d'habits, &c. d'autres sont avec fracas ; enfin on les a regardées comme simples ou comme compliquées. Il faut cependant convenir qu'elles ne sont simples qu'à raison des moindres

accidens, & relativement à celles qui ſont plus compliquées, puiſque de leur nature elles n'exigent pas la réunion, & qu'étant accompagnées d'attrition de ſubſtance, elles doivent néceſſairement ſuppurer: ce qui les rend abſolument différentes des playes ſimples proprement dites, qui ne préſentent d'autre indication que la réunion. C'eſt la conduite qu'il faut tenir dans la cure de ces playes de différentes eſpéces, qui va faire notre objet.

§. II.

Des Playes des parties molles.

Toutes les parties du corps ſont ſujettes à être bleſſées. Les parties molles offrent moins de réſiſtance; & par cette raiſon elles ſont plus ſuſceptibles des différentes altérations de la part des corps qui les environnent, & qui par leur action

peuvent détruire aiſément leur continuité. Poſons les principes généraux qui doivent nous guider pour la curation de ces playes, & qui ont lieu pour toutes les playes d'armes à feu en général.

Régles générales pour le traitement des playes d'armes à feu.

Rien n'eſt ſi eſſentiel pour obtenir un traitement heureux de ces ſortes de playes, que de faire d'abord les opérations convenables dans le premier panſement; c'eſt de-là que dépend ſouvent la réuſſite, & c'eſt par ce moyen que l'on prévient les accidens qui ſurviendroient, & compliqueroient la maladie. Il faut donc que le Chirurgien prenne d'abord un parti convenable, & qu'il faſſe avec réflexion ce qui eſt de ſon état, ſans s'embarraſſer des cris tumultueux, ou de l'impatience des bleſſés, choſes aſſez ordinaires après une bataille. Il doit encore, avant de mettre en uſage aucun des

moyens curatoires, considérer la nature des blessures, se représenter la structure de la partie blessée, & s'attacher à découvrir par le moyen de la vûe ou du toucher, les désordres de la partie. Les yeux font appercevoir le dérangement extérieur, mais le toucher est sur-tout nécessaire pour connoître le fracas des parties osseuses, distinguer les pulsations des artéres, & guider en faisant les dilatations pour éviter les gros vaisseaux. Le doigt est un conducteur fidéle, par le moyen duquel on évite tout danger.

Tous les Auteurs ne sont pas d'accord sur le traitement des playes d'armes à feu. Les anciens, persuadés que ces sortes de playes étoient empoisonnées, croyoient ne pouvoir mieux arrêter le progrès du mal & prévenir les accidens, qu'en employant un cautére actuel, tel

que l'huile bouillante, &c. Ils augmentoient par cette méthode l'escarre, multiplioient les douleurs, & causoient aux blessés beaucoup d'accidens, qu'ils regardoient comme dépendans essentiellement d'un poison qui n'existoit pas. Cette pratique accréditée par Jean de Vigo, a été en usage jusqu'au tems de Paré: lui-même l'a suivie long-tems, & s'il a été détrompé, comme il l'avoue ingénûment, c'est parce que l'huile lui a manqué par hazard. On ne sçauroit trop, à son imitation, réfléchir sur les choses que l'on regarde comme de fait; le tems fait parvenir à tout, les expériences réfléchies convainquent, & font souvent abandonner des méthodes que l'on regardoit comme infaillibles. Ambroise Paré confesse de bonne foi tous les égaremens où étoit la Chirurgie de

ſon tems, & il faut convenir qu'alors la guerre étoit moins meurtriere que l'impéritie des Chirurgiens. Il rapporte dans l'Apologie de ſes voyages en 1536, ce qui ſe paſſa pendant le ſiége de Turin, & il dit, » or j'eſtois en ce tems-là » bien doux de ſel, je n'avois pas » encore veu traicter les playes fai- » tes par hacquebuttes, pour le pre- » mier appareil.

» Il eſt vrai que j'avois leu en » Jean de Vigo, Livre Ier. des » Playes en général, Chapitre » VIII. que les playes faites par » baſtons à feu, participent de vé- » nénoſité, à cauſe de la pouldre, » & pour leur curation commande » les cautériſer avec huile de ſam- » buc toute bouillante, en la quelle » ſoit meſlé un peu de Thériaque, » & pour ne faillir paravant qu'u- » ſer de la ditte huile, ſcachant que

» telle chose pourroit apporter au
» malade extrême douleur, je vou-
» lus sçavoir premiérement que d'en
» appliquer, comment les autres
» Chirurgiens faisoient pour le pre-
» mier appareil, qui étoit d'appli-
» quer la ditte huile, la plus bouil-
» lante qui leur étoit possible de-
» dans les playes avec tentes & sé-
» tons, dont je pris la hardiesse de
» faire comme eux. Enfin mon hui-
» le me manqua, & fus contraint
» d'appliquer en son lieu un Digef-
» tif fait de jaulnes d'œufs, huile
» rosat, & thérébentine. La nuict
» je ne peux bien dormir à mon
» aise, craignant par faute d'avoir
» cautérisé, de trouver les blessés
» où j'avois failly à mettre la dite
» huile, morts, empoisonnés, qui
» me feist lever de grand matin
» pour les visiter, où outre mon
» espérance, trouvai ceux auxquels

» j'avois mis le médicament digef-
» tif, fentir peu de douleurs, &
» leurs playes fans inflammations ni
» tumeur, aiant bien repofé la nuict :
» les autres où l'on avoit appliqué
» ladite huile bouillante, les trou-
» vai fébricitans, avec grande dou-
» leur, & tumeur aux environs de
» leurs playes. A donc je me déli-
» béray de ne jamais plus brufler
» ainfi cruellement les pauvres blef-
» fés des harquebufades. « Les remédes relâchans font donc préférables ; mais fuffifent-ils toujours ?

Les fuccès que Paré avoit obtenu firent bien-tôt abandonner l'huile bouillante. Les Digeftifs furent regardés comme des moyens fuffifans : mais quoique ce moyen ait des avantages fur l'ufage des cautéres actuels ; il a cependant des inconvéniens. Il eft par lui même plus con-

forme aux loix de la nature qui expulſe peu à peu ce qui lui eſt nuiſible, ſur-tout quand elle eſt aidée par des remédes convenables ; mais la nature devient ſouvent impuiſſante, ſi elle n'eſt aidée & même prévenue par les ſoins de la Chirurgie.

En effet, les remédes Digeſtifs en relâchant le tiſſu des ſolides trop tendu, procurent à la vérité ſouvent une ſuppuration deſirable qui rétablit les Vaiſſeaux dans leurs droits, & permet l'expulſion des parties contuſes & de l'eſcarre : je ſçais que cette pratique eſt confirmée par des ſuccès ; mais je ſçais auſſi qu'elle a été ſouvent inſuffiſante, tant parce que les remédes ſont ſouvent ſans action par rapport à la denſité de l'eſcarre, que par rapport à la grandeur de l'é-

tendue de l'engorgement dans les parties voisines; ce qui empêchant l'action absolue des vaisseaux, ne permet ni à la suppuration de s'établir, ni l'expulsion des parties devenues mortes; de-là les engorgemens considérables, les infiltrations, sur-tout après les étranglemens, les douleurs vives, souvent la gangréne, & la mort de la partie, si ces accidens sont un peu violens.

Les dilatations sont nécessaires.

Les remédes Digestifs sont donc indiqués, ainsi que je le ferai voir ci-après en parlant des remédes simples pour les pansémens; mais il faut aider leur action, & faciliter le travail de la nature, c'est ce qu'on obtient par le moyen des dilatations & incisions convenables. Par ces opérations, on procure le dégorgement des vaisseaux; les liqueurs épanchées s'écoulent; les vaisseaux

dégagés reprennent leur reſſort ; & aidés par l'action des médicamens, qui agiſſent alors avec toutes leurs forces, ils expulſent l'eſcarre & tout ce qui peut faire obſtacle à la guériſon ; enfin par ce moyen la playe approche plus de la nature des playes ſimples. Les avantages conſtans qui en réſultent, ont acquis pour cette méthode une préférence juſtement fondée de la part de tous les bons Chirurgiens, & ce ſeroit une timidité peu loüable, que de croire par cette voie troubler les efforts de la nature.

Rien n'eſt ſi difficile que d'établir des régles pour les dilatations ; je dirai plus, il eſt preſque impoſſible de le faire avec ſuccès. Les cas ſont ſi variés, qu'il eſt de la prudence du Chirurgien de diſtinguer la conduite qu'il doit tenir ; car ſouvent

il faut faire des incisions légeres ; si l'escarre est de peu de conséquence ; souvent il les faut profondes, si l'escarre est épaisse & l'engorgement considérable ; souvent aussi ces dernieres deviennent nuisibles, si l'engorgement poussé au plus haut degré est la suite d'une stupeur qui a tellement affoibli la partie, qu'elle ne peut maîtriser les humeurs qui y circulent, ou si la violence avec laquelle la partie a été frappée, la jette dans un tel engourdissement, qu'elle paroisse sans sentiment. Aussi M. Quesnay rapporte-t-il (*a*) que les Praticiens n'ont pas encore établi des régles qui puissent guider dans ces cas ; c'est pourquoi c'est au Chirurgien attentif, à se mettre en garde contre cet accident.

(*a*) Traité de la Gangrene, page 42. *& suiv.*

Des obſervations multipliées & recueillies avec ſoin, ainſi que l'a fait ce célébre Auteur, permettront peut-être un jour d'établir une doctrine plus aſſûrée à ce ſujet. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on peut tirer des indications de la violence du coup, de la maſſe du corps contondant, de la diſtance de l'endroit d'où il a été envoyé, de la réſiſtance de la partie ; enfin de beaucoup d'autres circonſtances qui peuvent ſervir à un obſervateur exact.

Les inciſions ne ſont donc pas néceſſaires précisément pour changer la figure de la playe, ainſi que beaucoup d'Auteurs l'avancent ; mais plutôt pour ôter les corps étrangers, enlever les fragmens d'os, débrider les étranglemens, donner iſſue aux ſucs épanchés, & procurer plus promptement la ſuppura-

tion. Elles doivent être proportionnées à la grandeur des playes ; c'eſt de ces inciſions que dépend le ſuccès ou l'écueil ; & elles doivent être grandes, ſi les playes ſont compliquées de fracas ou de corps étranger. Après ces régles générales, il ne ſera pas difficile de propoſer la cure des playes des parties molles.

Playes des parties molles.

Quoique les accidens qui accompagnent la léſion des parties molles, ne ſoient pas ordinairement ſi formidables que ceux qui ſuivent des parties dures bleſſées ; les playes des premieres ne ſont cependant pas dépourvûes d'inconvéniens, qui ſeront plus ou moins fâcheux à raiſon de la ſtructure de ces parties. C'eſt par cette raiſon que l'on voit tant d'accidens ſuivre la léſion des Aponévroſes & des Tendons ; tels que les tiraillemens ,

douleurs, inflammation, &c.

Playes des tégumens.

Les playes qui n'attaquent que la peau ou la graiſſe, ne ſont pas eſſentiellement fâcheuſes ; elles peuvent cependant quelquefois être ſuivies d'une ſuppuration conſidérable, ſi la pourriture s'empare du tiſſu cellulaire des graiſſes. Le tiſſu adipeux eſt ſouvent le ſiége des infiltrations de différentes eſpéces, puiſqu'après les contuſions violentes, les ſucs contenus dans les vaiſſeaux qui arroſent ces parties, peuvent s'épancher & former diverſes tumeurs comme œdeme, échymoſe,& même emphyſême ſi la pourriture ſe manifeſte dans la partie, ou ſi les liqueurs épanchées ſont atteintes d'une dépravation qui mette leurs principes en liberté. Cette tumeur peut encore arriver, quoique plus rarement, ſi après une playe ſimple, l'air exté-

rieur peut s'introduire dans les cellules de ce tiſſu par une cauſe quelconque ; alors il les force, s'étend ſucceſſivement, & rend tout le corps gonflé & monſtrueux ; de façon qu'il arrive dans ce cas ce qui ſe manifeſte, lorſque les Bouchers enflent un animal en introduiſant l'air dans ce tiſſu à la faveur d'un ſoufflet.

L'emphyſême eſt un accident beaucoup plus commun après les playes de Poitrine, & celles de la Trachée-artére, qu'après toute autre playe. Celui qui eſt formé par l'air extérieur, eſt ſuivi de tenſion & de gonflement conſidérable, parce qu'il eſt ſuſceptible d'une grande raréfaction ; s'il eſt au contraire formé par l'air qui ſort des playes de Poitrine & de la Trachée-artére ; comme il eſt déja raréfié,

le

gonflement ne ſera pas ſi conſidérable.

La Chirurgie peut employer pluſieurs moyens pour diſſiper ces ſortes de tumeurs. Celle qui ſuccede aux playes de la Poitrine & de la trachée-artére, ſe diſſipe heureuſement par les topiques capables de rendre aux parties leur reſſort naturel, ou bien par la dilatation de ces playes, & alors l'air ſortant avec facilité, ne s'inſinue plus dans le tiſſu cellulaire. J'ai ſouvent employé avec ſuccès des compreſſes trempées dans la fomentation ſuivante, que j'appliquois fréquemment & chaudement, faite avec eau de chaux ſeconde & eau-de-vie, de chacune chopine; dans leſquelles on fait fondre trois onces de ſel Marin. Ce topique réſolutif ſtimulant, rend le ton aux parties, & diſſipe promptement l'emphiſême.

Les épanchemens qui se font dans le tissu cellulaire, doivent être évacués par l'incision, s'ils sont considérables; afin d'éviter la putréfaction. Il faut cependant prendre garde de confondre les engorgemens accompagnés de stupeurs qui suivent les contusions violentes; car nous avons déja remarqué plus haut que les incisions profondes leur sont nuisibles, & parce que les vaisseaux sont sans aucun ressort, & parce qu'en supposant qu'il leur en restât un peu, il seroit détruit par l'incision. Aussi les dilatations ne sont-elles avantageuses, qu'autant que le principe vital est rétabli dans la partie, & agit sur l'extrémité des vaisseaux délabrés. Mais dans ce cas on applique plutôt sur la partie des cataplasmes faits avec les farines résolutives, les poudres aromatiques, celles des semences carminatives cuites dans le vin, auquel on

ajoute un tiers d'eau-de-vie. Si cependant la partie engorgée étoit menacée de rupture , il faut employer des incisions légeres qui se bornent au tissu cellulaire,& que l'on recouvre de remédes actifs ou digestifs animés. Par ce moyen le dégorgement se fait peu à peu , & les remédes par leur action rappellent la partie à la vie. Cette conduite est d'autant plus autorisée , qu'elle répond à celle que les Praticiens tiennent dans les œdêmes considérables, qui menacent de pourriture.

Playes aux chairs par instrument tranchant.

Les playes des chairs se guérissent pour l'ordinaire assez aisément ; la nature fournit plus aisément les sucs nécessaires pour remplir le vuide qui suit les suppurations ; l'art ne doit servir qu'à les procurer par les pansemens doux & simples , ou réprimer les superflus & rendre les chairs solides pour obtenir une bon-

ne cicatrice; mais on rencontre souvent de très-grandes difficultés par la mauvaise disposition des blessés, ou par une mauvaise méthode, ainsi que je l'ai vû dans les Provinces.

Quelque petite que soit une playe, elle est susceptible de beaucoup d'accidens, lorsque les liqueurs sont viciées, & souvent on ne les a pas plutôt dissipés, qu'il en survient de nouveaux, que la mort seule peut terminer. J'en fournirai des exemples.

Les playes faites par instrument tranchant, se guérissent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, après en avoir procuré la réunion, soit par la situation & le bandage, soit par la suture qui se fera selon les régles de l'art. On peut voir les conditions requises pour la bien exécuter dans les traités d'opérations.

Il faut sur-tout que les jeunes Chirurgiens se souviennent qu'elle

ne réüssit qu'autant qu'elle est secondée par le bandage & la situation, que sans ces conditions elle devient inutile, que ces deux moyens suffisent souvent, & suffiroient toujours, si on sçavoit en profiter; & conséquemment qu'on prodigue souvent cette opération sans nécessité, & plus souvent avec danger.

Les sutures ont des inconvéniens; mais il est des cas cependant où elles ont de grands avantages. J'en ai vû des effets surprenans à l'armée. Je les ai pratiquées avec un succès singulier, après des coups de sabre appliqués fortement, qui coupoient en sifflet les os du bras, ou ceux de l'avant-bras. Ces os totalement coupés, n'étoient soutenus que par une partie des chairs, parmi lesquelles étoient heureusement conservés les gros vaisseaux.

Je pratiquai, à l'imitation de l'illuſtre M. de la Peyronie, dans ces cas, des points de ſuture médiocrement ſerrés, & j'eus la ſatisfaction, en donnant le niveau naturel aux parties, de voir les os & les chairs ſe réunir.

La ſuture faite à des playes de petite conſéquence, a ſouvent été, par une biſarrerie ſinguliere, ſuivie d'accidens conſidérables; de façon que dans ces cas elle eſt devenue non-ſeulement inutile, mais même nuiſible, & il a fallu tenter la guériſon par d'autres voies. On peut cependant convenir en général que, malgré le mauvais ſuccès de certains cas, les ſutures ont été pratiquées heureuſement dans les armées, preſque de tous les tems pour réunir des diviſions ou lambeaux occaſionnés par des coups de ſabre, ou autres inſtrumens. L'exemple

suivant peut prouver les grands avantages que j'ai tiré de futures.

Observation.

Un Soldat du Régiment de Touraine, Compagnie de M. le Chevalier de Galan, étant en marche au mois de Novembre 1741, par un tems extrêmement froid, pour se rendre du Camp d'Ens à Ester, sortit de sa division. Un Sergent lui ayant ordonné d'y rentrer, pour le rendre plus soumis, lui allongea un coup de sa hallebarde, & lui détacha le nez avec le talon de cette arme, il n'étoit plus adhérent que par une très-petite portion de peau. Le Soldat fut obligé de faire quatre lieues soutenant son nez pendant tout le chemin, & jusqu'au moment de l'opération qui fut faite au logement du Capitaine chez un Apoticaire, en présence de plusieurs personnes & de deux Religieux Dominiquains, qui révo-

quoient en doute le ſuccès qu'elle pourroit avoir ; il eſt vrai que ce Soldat avoit la face comme celle d'un mort. Mon premier ſoin fut de demander une balle de plomb que j'applatis, & avec laquelle je pratiquai deux petites cannules pour introduire dans les narines. Je lavai & ranimai peu à peu avec du vin un peu chaud, ce nez qui étoit preſque gelé & fort froid, & je fis enſuite trois points de ſuture avec une aiguille proportionnée. Je mis enſuite les cannules qui étoient ſoutenues avec une bandelette qui retenoit en même-tems les aîles du nez. Ce Soldat auquel après l'opération on avoit aſſigné un logement, fut encore égaré pendant cinq jours. Le Sergent me l'ayant ramené, je défis l'appareil, doutant du ſuccès de l'opération après une pareille conduite ; mais ma ſurpriſe fut ex-

trême de trouver ce nez réuni & guéri ſans aucun autre ſecours, au point qu'on auroit pû s'y tromper. Ce ſuccès m'a d'autant plus étonné que le froid étoit extrême, & que le bleſſé fut long-tems ſans être ſecouru, en ſorte que j'avois tout lieu de craindre que la congeſtion des ſucs n'empêchât la circulation de ſe rétablir dans la partie. Ceux qui avoient été témoins de l'opération, ont été convaincus du ſuccès. M. Jance Chirurgien-Major du Régiment de Beaufremont Dragons, aſſure de ſa part une ſemblable obſervation ; & M. de Garengeot, dans ſon Traité d'Opérations, rapporte l'obſervation d'un nez arraché, jetté dans un ruiſſeau boueux, ramaſſé, lavé, rappliqué avec ſuccès ſuivant les régles de l'Art. Après une telle obſervation, que ne peut-on pas eſpérer ?

Playes d'armes à feu aux muſcles.

Lorſque les playes d'armes à feu ont bleſſé les parties muſculeuſes, il faut les dilater ſelon leur étendue: on ſçait qu'en général, il eſt plus avantageux de ſuivre la rectitude des fibres; mais il eſt cependant des cas où il ne faut pas craindre de les couper en travers, ainſi que leurs Aponévroſes, ſelon la gravité des accidens, ou ſelon que l'on eſt menacé d'étranglemens. Il n'eſt pas difficile de connoître par la vûe & par le toucher le trajet des balles; pour lors il faut faire les dilatations au-delà des tégumens dans les parties charnues, & reconnoître avec le doigt la nature & l'état des parties, & les corps étrangers qui pourroient s'y rencontrer.

Les playes des muſcles, quoiqu'eſſentiellement moins dangereuſes, ſont cependant ſujettes à des inconvéniens fâcheux, ſi on n'y fait

pas les incisions convenables. C'est pourquoi il est essentiel de ne pas s'en tenir à la section des tégumens seulement ; car pour lors il pourroit arriver que le corps des muscles n'étant plus contenu, ils fissent une saillie en dehors, ce qu'on peut appeller avec raison hernie des muscles, ainsi qu'il arrive quelquefois après les playes des tégumens par instrument tranchant, ou aux playes qui sont compliquées de fracas d'os & de rupture des gaînes qui enveloppent les muscles. J'ai vû dans un cas le muscle Deltoïde, & dans un autre les Jumeaux se porter en dehors ; & alors il faut un tems considérable pour réprimer ces tumeurs ou hernies, ce qui ne s'obtient ordinairement qu'à la suite d'une suppuration longue & ennuyeuse. Il peut encore arriver que le corps d'un muscle déchiré ou coupé im-

Observations.

parfaitement produiſe des douleurs, des tiraillemens, des tenſions, & autres accidens qui ne ceſſent qu'après une ſection parfaite ; en ſorte qu'il eſt plus aiſé de réunir un muſcle coupé totalement, que celui qui n'eſt coupé que dans quelques-unes de ſes parties.

Les playes des parties Aponévrotiques, membraneuſes & tendineuſes, ſont ſujettes à beaucoup d'écueils. Il faut veiller, autant qu'il eſt poſſible, aux accidens qui pourroient arriver ; & s'il s'en manifeſte, pour lors il faut ſouvent débrider ces parties en tout ſens. C'eſt ainſi que ſouvent on eſt obligé de débrider & de denteler, pour ainſi dire, les Aponévroſes, du *Faſcia-lata*, des parties latérales, externes & internes de la cuiſſe & autres, dont l'inflammation peut cauſer des étranglemens

dangereux. Ce n'eſt que par ce moyen qu'on peut lever les obſtacles & rendre aux membranes leur liberté. Il faut donc bien ſe garder dans ces cas d'employer les ſutures, elles irriteroient. Les remédes relâchans, joints à la ſituation, ſont les mieux indiqués.

Playes de la langue.

La langue eſt un organe muſculeux, qui peut auſſi être bleſſé par coups de feu ou autres accidens. Je l'ai vûe percée, d'autrefois preſque emportée par des balles, & cependant guérir fort aiſément, ſur-tout quand la ſalive n'eſt pas viciée. L'exemple ſuivant fournit une preuve de ce que j'avance.

Obſervation.

Un Soldat deſirant avoir des choſes qui ne lui appartenoient pas, en voulant ſauter par-deſſus des paliſſades, s'empala lui-même. La pointe d'une paliſſade, étant entrée ſous la mâchoire inférieure, lui

perça la base de la langue, & la divisa en deux parties. Ce Soldat étant dans cette singuliere attitude, ne put se donner du secours ni en demander; & lorsqu'on fut parvenu à lui, on ne put le débarrasser sans peine. Un pansement simple suffit, & il fut promptement guéri.

Les playes de la langue ne fournissent que peu de suppuration. La salive est le baume principal pour la guérison; & dans ces cas, il ne s'agit que d'observer la nature; elle fait appercevoir les moyens propres à l'aider & à la secourir.



CHAPITRE II.

Des Playes avec léſion des parties dures.

IL eſt rare que les parties dures ſoient bleſſées par armes à feu ſans ſolution de continuité aux parties molles. Cela peut cependant arriver ſans diviſion aux tégumens; cela ſe remarque après les contuſions violentes par des boulets qui n'ont que peu d'action; en frappant une partie, ils agiſſent ſur elle avec une telle force, que quoique la peau ne paroiſſe que légerement contuſe, & ait réſiſté, les parties qui ſont au-deſſous, les muſcles, &c. ſont réduits en une eſpéce de bouillie ſemblable à de la lie de vin; les os ſont quelquefois dénués de leur Périoſte, ou même

Parties dures bleſſées après une ſimple contuſion.

fracturés. M. Desport dans son Traité des Playes d'armes à feu, fournit un exemple de cette espéce de contusion, Observation sixiéme. Comme dans ce cas, il y a une fluctuation manifeste, on donne issue au fluide épanché, & on met la partie dans une situation convenable; mais malheureusement ces moyens sont souvent insuffisans pour prévenir une mort prochaine qui est la suite de la commotion.

Playes avec facas d'os, doivent être plus dilatées.

Les playes qui sont accompagnées de fracas d'os, doivent être plus dilatées que celles qui se bornent simplement aux parties molles, & alors les incisions sont d'autant plus avantageuses, que par leur moyen on prévient non-seulement l'engorgement, mais encore on tire plus aisément les corps étrangers, les fragmens d'os, ou enfin ils sont facilement chassés par la suppuration;

C'eſt dans ce cas que les grandes inciſions ſont préférables aux petites ; par exemple, ſi on ſuppoſe qu'une balle par ſon action violente ait fracaſſé le Tibia & le Peroné, ou que ces bleſſures ſoient la ſuite d'un éclat de bombe, &c. pour lors il faut néceſſairement faire des dilatations profondes, pour pouvoir tirer les fragmens, mettre les parties à l'aiſe, & éloigner par ces précautions, & par une bonne ſituation la malheureuſe néceſſité d'en venir à l'amputation. C'eſt dans ces cas que la Chirurgie doit être attentive pour ſimplifier l'ouvrage de la nature, & qu'elle doit examiner ſi les accidens qui pourroient ſurvenir, dépendent des corps étrangers ou non, ce qui fourniroit des indications bien différentes pour le traitement de ces playes.

Il n'en eſt pas des playes de tête Playes de tête.

comme de celles des extrémités ; souvent, quoique peu dangereuses en apparence, elles sont suivies d'accidens mortels. Les balles, les éclats de bombe, les pierres, &c. font des playes de tête compliquées de fracas, d'autres qui n'ont pas de contusion apparente, souvent aussi il n'y a qu'une simple contusion, & à ces maladies succéde un assoupissement léthargique. Il faut alors avoir soin de se débarrasser des cheveux, pour examiner de plus près les désordres extérieurs, & découvrir s'il y a fracture & enfoncement au crâne.

Il faut ouvrir les tumeurs qui suivent les contusions.

Quoiqu'il n'y ait aucune fracture au crâne, on est cependant souvent obligé de le mettre à découvert, soit qu'après des contusions violentes, la calotte Aponévrotique qui le recouvre, ait souffert ; soit que le Péricrâne ait été contus,

& qu'il se forme un épanchement entre lui & l'os. C'est pourquoi s'il y a des tumeurs ou bosses considérables, qui soient produites par des coups ou chûtes violentes; il faut sans perdre de tems les ouvrir & donner issue aux fluides épanchés, & par ce moyen, si la maladie ne s'étend pas plus loin, le recollement des tégumens suit de près leur affaissement. Mais si quelque accident particulier, où le mauvais état des parties se manifestent; il ne faut pas hésiter d'étendre les incisions, de couper exactement & en tout sens l'Aponévrose des muscles frontaux & occipitaux, & le péricrâne, d'anticiper même sur ces membranes jusques sous les tégumens, parce que si on manquoit à les débrider dans quelque point, elles produiroient bien-tôt gonflement, éréſipele & dépôt. Le Chirurgien fera

ces incisions, ou en T, ou cruciales, selon qu'il le jugera convenable. Elles sont d'autant plus nécessaires, que ces membranes étant tendues & aponévrotiques, souvent elles sont blessées sans que les tégumens paroissent l'être, & que d'ailleurs ayant des communications avec la dure-mere, elles pourroient communiquer le mal jusqu'à l'intérieur du crâne.

Il y a dans ce genre un nombre de cas surprenans, qui pourroient en imposer, si des cas extraordinaires, & qui réussissent par hazard, faisoient régle & dispensoient d'être sur ses gardes. Mais il faut qu'un Chirurgien intelligent sçache souvent prévenir un effort auquel la nature ne pourroit suffire. Il y a à la vérité des personnes, qui après avoir été renversées sans connoissance par la violence d'un coup,

ſont rétablies promptement par les ſaignées copieuſes & ſouvent répétées, ſans qu'on apperçoive aucun dérangement, ſoit extérieur, ſoit intérieur ; tandis que d'autres, qui n'ont que des tumeurs légeres, & dont on obtient aiſément la réſolution, ſe croyant guéries, reprennent leurs exercices ordinaires, & un mois après ou plus, retombent dans un ſommeil léthargique, & périſſent ſans reſſource. Souvent après une guériſon, en apparence complette, la nature féconde en reſſources, établit par les oreilles un écoulement purulent qui la délivre. Mais eſt-il prudent de chercher ainſi le ſuccès? non ſans doute, & il eſt certain que beaucoup de bleſſés auroient échappé à la mort, & n'auroient pas été ſacrifiés au préjugé ou à une timidité mal fondée, de faire des inciſions ou des

trépans. On peut voir des exemples de ces cas dans le premier Volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, sur le trépan dans les cas douteux, article 2, par M. Quesnay.

Il faut cependant convenir que les commotions violentes ont souvent beaucoup de part à ces morts imprévues, & que les vaisseaux délicats de la substance du cerveau affaissés sur eux-mêmes, s'engorgent, & produisent quelquefois des épanchemens dans des endroits où l'art ne peut pénétrer; mais dans ces cas même, la nature des accidens n'indique pas le trépan, qui d'ailleurs n'est pas nuisible par lui-même, comme bien des Auteurs spéculatifs voudroient l'insinuer.

Le trépan convient après les fentes ou fractures.

Si après les incisions convenables, on rencontre une fente ou une fracture au crâne, (ce qu'on peut aisé-

ment diſtinguer des ſciſſures ou enfoncemens naturels) il faut pour lors avoir recours à l'opération du trépan. Je ne parlerai pas des conditions néceſſaires pour la bien pratiquer, elles ſont décrites dans les Traités d'opérations; je remarquerai ſeulement qu'il faut conſerver, autant qu'il eſt poſſible, les lambeaux de la peau, & tout au plus n'en couper que l'extrémité des angles. Ce précepte ne ſera pas du goût de tous les Praticiens, parce que ces lambeaux ſe gonflent quelquefois & deviennent calleux; mais, ſi on ſçait les mettre à profit, on en tire des avantages ſi conſidérables, que la guériſon en eſt ſouvent avancée de beaucoup, & la partie moins difforme. Ils ſont à la vérité quelquefois incommodes pendant l'opération, ils ſe gonflent dans les premiers tems; mais la ſuppuration

Remarque ſur l'opération.

une fois établie, ils diminuent peu à peu, se dégorgent, s'affaissent insensiblement, contribuent à la réunion, & suppléent à l'impuissance de la nature & de l'art pour réparer les pertes de substance; en sorte que par leur moyen la guérison est plus prompte, la cicatrice plus facile & plus solide, & cache même, pour ainsi dire, les marques du trépan.

Etant à Paris au mois de Septembre 1748, Mr Louis, alors Chirurgien principal de l'Hôpital de la Salpétrière, me fit voir dans cette maison un blessé auquel il avoit fait l'opération du trépan. L'incision avoit été faite en T, & les lambeaux affaissés avoient procuré une cicatrice si parfaite, qu'on auroit pû croire que le malade n'avoit pas été trépané. Il sçut ainsi mettre à profit des lambeaux qu'on auroit pû couper,

&

& en tirer de grands avantages. M. de Garengeot conſeille auſſi dans ſes ouvrages de conſerver les lambeaux dans tous les cas du trépan.

Il faut convenir des raiſons de préférence pour cette méthode. Outre que la nature n'a point de perte de ſubſtance à réparer, que les cicatrices ſont moins difformes & plus ſolides, on prévient beaucoup d'incommodités; entr'autres, la grande ſenſibilité qui ſuit quelquefois de ces ſortes de playes. Les angles de la peau rapprochés ſe collent intimément, & s'uniſſent pour fortifier la ſubſtance qui vient remplir le trou du trépan; ſubſtance de nature quelquefois membraneuſe, ainſi que je l'ai vû dans des têtes trépanées pluſieurs années auparavant. En examinant ces crânes, j'ai remarqué une membrane encore tranſ-

parente. Il ne faut cependant pas conclure de-là qu'il n'y a jamais de ſubſtance oſſeuſe qui rempliſſe le trou du trépan; car après des déperditions de ſubſtance au crâne; on voit ces productions membraneuſes ſe changer en cartilages, & même en os; en ſorte qu'il ſe fait une végétation de la circonférence au centre. (*a*) Mais revenons aux fractures du crâne.

J'ai dit plus haut que le trépan convenoit, quand il y avoit fente ou fracture au crâne. Cette régle paroîtra peut-être un peu trop générale, parce qu'on a quelquefois vû des fractures ou des piéces ſéparées avec écartement, ſe guérir ſans accidens; mais c'eſt qu'alors la perte de ſubſtance, où l'écartement tenoient

(*a*) Voyez la fin du Mémoire ſur la multiplicité du Trépan, dans le premier Volume de l'Académie de Chirurgie.

accidentellement lieu de trépan ; il n'appartient qu'aux grands Maîtres de suspendre le trépan dans cescas,& d'attendre les indications plus particulieres. Car il y a même dans le cas d'écartement, des faits qui prouvent les inconvéniens qu'il y a eu de trop différer, ou d'omettre cette opération. (*a*)

Trépan indiqué dans les fracas d'os.

Lorsqu'il y a fracture au crâne ; (je n'entrerai pas dans le détail des différentes espéces) les dilatations suffisantes faites, le trépan est indiqué. C'est alors qu'il faut multiplier les couronnes selon l'exigence des cas ; on les rendra continues en les faisant anticiper les unes sur les autres, afin d'éviter la nécessité de détruire les ponts avec le ciseau & le maillet ; & dans la crainte de pro-

(*a*) Voyez ces exemples dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, 1. Vol. Du Trépan dans les cas douteux.

duire des ébranlemens dangereux. Après ces opérations, on tire plus aisément les piéces détachées, ou par le moyen de l'élévatoire, on releve celles qui étoient enfoncées; & si la dure-mere est irrité, piquée, ou s'il y a épanchement, il faut l'ouvrir pour donner issue aux fluides épanchés. On est aussi souvent obligé de multiplier le trépan, & d'ouvrir beaucoup la dure-mere pour tirer les corps étrangers introduits dans la substance du cerveau.

Trépan indiqué sans fracas sensible.

Il arrive souvent que la tête est frappée par une balle presque morte, sans aucune playe, ni contusion manifeste, quoique le crâne soit fracturé. Les blessés ont d'abord des douleurs de tête & des étourdissemens; mais après ces coups violens, si la douleur se fixe à quelque endroit, quoique rien ne paroisse, il faut, sans hésiter, faire les inci-

ſions convenables, & on trouve dans cet endroit le Péricrâne contus, ou fracture aux os. Il faut encore dans ce cas recourir à l'opération du trépan. On en fera de même quoiqu'on n'apperçoive qu'une ſimple trace ou une petite fente à l'extérieur; puiſqu'il arrive ſouvent que la table interne eſt fracturée, qu'il y a des épanchemens dans la ſubſtance du Diploé, au-deſſus ou au-deſſous de la Dure-mere, & même des dépôts dans la ſubſtance du cerveau. C'eſt pourquoi on ne ſçauroit être trop ſur ſes gardes, ni employer aſſez de moyens pour traiter ces ſortes de bleſſures, qui malgré tous les ſoins, enlevent ſouvent les bleſſés preſque ſubitement.

On conçoit difficilement comment des coups légers en apparence, ſont ſuivis de fracture, tandis que cela n'arrive pas, après des

coups violens, des chûtes, &c. mais cela doit être ainſi, puiſque ſouvent il y a des diſproportions ſenſibles dans l'épaiſſeur des os des différens ſujets; en ſorte que les uns ont les os épais & ſolides, & les autres minces & délicats. C'eſt de cette même diſproportion des os, que l'on doit tirer méchaniquement la raiſon des contre-coups; accident commun après les coups de feu, & qui malheureuſement n'eſt ſouvent connu qu'après la mort. Il arrive cependant qu'ils ſe manifeſtent quelquefois, ou par une tumeur dans l'endroit oppoſé ou voiſin du coup, ou par une douleur fixe; dans ce cas on tente une inciſion, & ſi on découvre la fracture, on y applique le trépan.

L'épaiſſeur des os n'eſt donc pas proportionnée ſouvent à la bonne conſtitution du ſujet; ce qui doit

toujours tenir un Chirurgien dans la défiance après les coups de tête.

Un homme grand & bien fait reçut sur la partie antérieure & supérieure de la tête, un petit coup, il fut aussi-tôt renversé par terre sans connoissance & submergé dans son sang. Après avoir été porté chez lui, on lui fit quelques saignées & des incisions à la partie blessée, par le moyen desquelles on découvrit un fracas au coronal, & aux deux pariétaux; & on tira différentes portions d'os. Le troisiéme jour je fus appellé, cet homme étoit sans connoissance, & enseveli dans un sommeil mortel. Après l'avoir examiné, je portai mon doigt sur la surface du cerveau, je sentis une piéce d'os qui étoit plongée dans sa substance. Je la tirai à l'instant, elle étoit triangulaire, & après cette extraction, la connois- Observation.

ſance revint aſſez au bleſſé pour être adminiſtré, & il mourut deux jours après.

Tel fut l'effet du peu de réſiſtance des os; de-là cependant on peut déduire une remarque eſſentielle pour la pratique. C'eſt qu'en appliquant le trépan, il faut aller doucement & avec beaucoup de circonſpection juſqu'à la fin de l'opération. Parce que, ſi les os étoient minces, ainſi que ceux qui ſont le ſujet de l'obſervation, ou ſi la table interne de l'os étoit fracturée & détachée, on pourroit enfoncer la couronne & la piéce d'os dans la ſubſtance du cerveau. Il n'en eſt pas de même dans tous les ſujets, puiſqu'il y en a dont les os ſont ſi épais & ſi durs, que la couronne du trépan peut à peine mordre, ce qui exige plus de tems pour terminer l'opération.

La face peut être bleſſée par les coups de feu, en tant de façons différentes, qu'il ſeroit difficile d'entrer dans le détail des différens cas. En effet, j'ai vû des bleſſures par coups de feu dont les balles ayant paſſé ſous l'orbite, ſortoient par la partie antérieure & ſupérieure du coronal, d'autres ayant entrée à la partie ſupérieure du coronal, ſortoient près des globes des yeux, ou briſoient tel autre os. Souvent les bleſſés guériſſent après de longues ſuppurations, même après des fontes de la ſubſtance du cerveau; ſouvent auſſi ils meurent preſque ſubitement après ces bleſſures, ce que j'ai vû arriver auſſi après des coups d'épée, plongés dans l'orbite ſous le globe de l'œil. Les os Unguis & Planum, le nerf optique étoient intéreſſés, l'épée avoit pénétré dans la ſubſtance du cer-

Playes de la face.

veau, & je pouvois à peine dans les têtes de ces cadavres, découvrir la trace de l'épée. Ces accidens sont à peu près de même nature que ceux des fractures du crâne, & aussi dangereux, s'ils sont compliqués de commotion.

Il y a cependant dans les playes de la face une ressource beaucoup plus grande que dans celles des autres parties du corps; car qu'elles soient par coups de feu, par instrument tranchant ou piquant, qu'elles soient même des plus graves, il faut que les Chirurgiens y donnent toute leur attention, qu'ils n'en abandonnent jamais aucunes; parce que, à quelque cicatrice défectueuse près, elles se guérissent fort aisément.

Observation

Au commencement de l'année 1741, à l'attaque de Lintz en Autriche; j'ai vû un Grenadier qui

avoit la face écrafée & en lambeaux par une bombe qui crêva fous lui. Le froid étoit extrême. L'état fâcheux où je voyois ce bleffé, me le fit abandonner à fon fort, pour étendre mes fecours fur un plus grand nombre de bleffés. Le foir mon occupation étant diminuée, je fus furpris de voir que ce bleffé n'étoit pas mort. Je fis apporter de l'eau fort chaude, pour laver & nettoyer cette face qui étoit en fort mauvais état. Ayant enlevé toutes les piéces d'os avec attention, je le panfai très - fimplement. Ce Grenadier guérit parfaitement en peu de tems, & a continué à fervir pendant les campagnes de cette même guerre. Ce fait prouve qu'on ne doit rien omettre dans ces playes, quoique fâcheufes : & qu'il faut leur donner tous les fecours néceffaires.

La mâchoire inférieure peut auffi

être fracturée par des éclats de bombe,balle, &c. & j'ai vû le fracas s'étendre jusqu'aux Condiles. Ces blessures guérissent,en observant les régles générales que nous avons prescrites ; il peut cependant arriver que la mâchoire reste anchylosée ; & dans ce cas, n'ayant que peu ou point d'action, les dents ne peuvent point broyer les alimens ; & on est obligé d'employer des machines pour faire avaler des alimens convenables. Il arrive souvent que la langue est blessée, ainsi que la mâchoire ; mais le traitement est précisément le même que celui que nous avons exposé plus haut en parlant des playes de cet organe.

Playes qui arrivent au col.

Quoique le col contienne des parties dont la lésion auroit des suites fâcheuses, il est arrivé cependant, par un heureux hazard, qu'il a été traversé par une balle sans

qu'aucune partie essentielle ait été intéressée. J'ai vû dans une de ces playes, l'une des cornes de l'os hyoïde, & les apophyses traverses de vertebres du col du côté opposé fracturées, guéries heureusement après des dilatations faites avec précaution, qui permettent l'issue des fragmens d'os.

Playes de la Poitrine & du bas-ventre. De l'épine.

La poitrine & le bas ventre sont appuyés dans la partie postérieure par une colonne osseuse, dont le fracas est souvent accompagné d'une mort prochaine, s'il est considérable. On peut dire en général que les playes d'armes à feu qui attaquent ces parties, sont dangereuses, mais elles ne sont pas toujours mortelles. Il n'est pas difficile d'entrevoir les raisons de ce danger : la structure spongieuse des vertebres & des apophises, n'offre qu'une résistance médiocre, les ligamens qui tiennent

ces os attachés, un nombre considérable de tendons fournis par les petits muscles qui recouvrent l'épine, les aponévroses des muscles voisins qui viennent s'attacher aux épines des vertebres ; toutes ces parties, dis-je, ne peuvent être blessées, sans que des accidens considérables ne se manifestent. On peut cependant les combattre avec succès en débridant ces parties si susceptibles d'irritation, en tirant les fragmens d'os ou autres corps étrangers dont la présence seroit nuisible, & en appliquant sur la partie des topiques relâchans, & non pas des remedes spiritueux & irritans, ainsi que nous le dirons par la suite.

C'est par une conduite ainsi ménagée, que j'ai vû guérir des fracas du corps ou des apophises épineuses des vertebres du col, du dos & des lombes, après des coups de feu, en

tirant & disséquant les fragmens de ces os adhérans aux parties voisines.

On pourroit révoquer en doute ces heureux succès, en disant que la moëlle de l'épine est continue avec la moëlle allongée, le cerveau, le cervelet; que lorsqu'elle est comprimée, l'animal périt subitement, ou par des mouvemens convulsifs; que lorsqu'elle est dérangée, les parties inférieures deviennent paralytiques, & l'incontinence d'urine & des matieres fécales arrive. Sans nier la vérité de ces faits, je dirai seulement que dans les cas qui ont eu du succès, la moëlle renfermée dans le canal de l'épine n'a point été offensée, ce qui auroit beaucoup augmenté le danger. C'est par cette même raison que l'on voit un malade survivre à un fracas des vertebres, au moins pendant quelque tems, au lieu qu'un autre meurt

ſubitement, après une ſimple chûte ſur ces parties ou une luxation. On peut ajouter à ceci une réflexion bien eſſentielle, & qui eſt commune aux léſions de la tête, ainſi qu'à celles de l'épine; c'eſt que plus le fracas a été conſidérable, moins la commotion eſt grande, & par conſéquent la guériſon plus facile à obtenir, ou la mort moins prochaine.

Les playes d'armes à feu qui attaquent la poitrine, ſont pénétrantes ou non. Il eſt difficile qu'elles pénétrent ſans fracturer les os qui en forment les parois, tels que les côtes & le ſternum; ce qui dépendra de la direction du coup, & du volume du corps étranger. Ces playes quoique graves, guériſſent cependant, quand les parties contenues dans cette capacité, ne ſont pas endommagées ou du moins le

ſont peu, & on peut établir comme des points eſſentiels à la guériſon, le fréquent uſage des ſaignées, & un régime ſévere. On trouve dans les obſervateurs beaucoup d'exemples de playes pénétrantes d'un côté à l'autre de la poitrine, même par armes à feu, guéries ſans aucun accident, & pour ainſi dire, d'elles-mêmes, lorſque dans les premiers tems on a fait avec ſoin les inciſions convenables, & qu'on y a joint les remédes généraux; & je puis aſſurer avoir guéri des coups de feu au ſternum avec fracas, pénétrans juſqu'au côté oppoſé, après avoir ôté les fragmens, & en tenant la conduite que je viens de preſcrire.

Fracas des côtes plus difficile à guérir.

Il eſt plus rare d'obtenir auſſi aiſément la guériſon des côtes fractu-rées avec fracas; ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire les dilatations, ni tirer les fragmens d'os dont la préſen-

ce pourroit bleſſer la reſpiration ; mais c'eſt qu'il arrive ſouvent une hémorragie produite par la léſion de l'artére intercoſtale, qui eſt logée dans la ſciſſure de la côte. Quoiqu'on puiſſe arrêter cette hémorragie par le moyen de la ligature, qui ſe fait en portant par le moyen d'une aiguille un fil au-deſſus de la côte, & qu'on retienne par ce même fil une petite compreſſe ſur l'orifice de l'artére qui arrête l'hémorragie ; le ſuccès de la guériſon en eſt beaucoup retardé, & il arrive ſouvent carie à la côte, ou une fiſtule ſuccéde à la playe ; accidens que l'on guérit cependant avec le tems. Cette opération exige du Chirurgien de la patience & de l'adreſſe.

Si une artére intérieure eſt léſée, l'épanchement ne tarde pas à ſe faire, la reſpiration eſt empêchée, &

ſouvent le bleſſé eſt prêt à être ſuffoqué. Dans ce cas il faut évacuer la liqueur épanchée, mais il faut le faire avec précaution. C'eſt pourquoi on tâchera, s'il eſt poſſible, d'éviter l'opération de l'Empiéme, & on peut ſouvent tirer de très-grands avantages de l'ouverture déja faite, en donnant au bleſſé une ſituation convenable pour procurer l'évacuation.

En ſuppoſant qu'on ne pût rien obtenir de la ſituation, il ne faut faire l'empiéme de néceſſité dans les premiers tems, qu'autant que l'on a à craindre pour la ſuffocation; & en le faiſant, il ne faut évacuer qu'une partie du ſang, non dans la crainte de cauſer une foibleſſe par l'évacuation, mais parce que le ſang coagulé dans la poitrine, peut lui-même contribuer à boucher l'orifice du vaiſſeau.

De plus, le poumon ne pouvant librement s'étendre par rapport au résidu du fluide, le sang ne sera pas poussé aussi librement dans le vaisseau, & par conséquent l'hémorragie ne recommencera pas si facilement. Les saignées abondantes & le régime austére conviennent, les cordiaux ne doivent pas être mis en usage ; & il est plutôt nécessaire de tenir le malade dans un état de foiblesse.

Les playes du bas-ventre avec lésion des principaux viscéres, sont presque toujours mortelles ; si elles sont simplement pénétrantes sans lésion, après les dilatations nécessaires, on les traite ainsi que les playes simples du bas-ventre.

Les contusions de la poitrine & du ventre par boulets ou éclats de bombes, sont promptement mortelles par rapport à la dilacération

des parties contenues. Les remédes y ſont preſque inutiles, parce que la mort ſuit de près.

Lorſqu'il arrive fracas aux os des îles, à l'os ſacrum, au coccix, il ne faut pas ménager les inciſions pour retirer les fragmens. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que ces playes dégénerent aiſément en fiſtules : fiſtules qui ont pour cauſe ou la carie de ces os ſpongieux, ou la préſence de quelques corps étrangers. C'eſt une attention que les jeunes Chirurgiens doivent faire en traitant ces playes, pour prévenir ou guérir les fiſtules qui pourroient y ſuccéder.

Playes des extrémités.

Les playes d'armes à feu qui attaquent les extrémités, ſont plus ou moins dangereuſes ſelon les parties où elles arrivent ; en ſorte que celles qui attaquent la partie moyenne d'un os, comme le Femur, le

Tibia, &c. ſont bien moins fâcheuſes, & ſe guériſſent ſouvent par la ſituation, quand on a tiré les fragmens d'os après les dilatations convenables. Il n'en eſt pas de même de celles qui affectent les articulations, ou de celles qui ſont compliquées de la léſion des parties tendineuſes, comme celles des mains & des pieds, &c. elles ſont ſuſceptibles de beaucoup plus d'accidens.

Toute playe aux articulations eſt eſſentiellement fâcheuſe, exige-t-elle l'amputation ou ne l'exige-t-elle point? C'eſt un Problême qui peut encore mériter toute l'attention des Maîtres de l'Art; quoiqu'un Auteur moderne qui a écrit ſur les playes d'armes à feu, paroiſſe avoir décidée la choſe un peu trop légérement. En effet, ce n'eſt pas ſur un petit nombre d'obſervations qu'il eſt permis de déci-

der la queſtion ; l'amputation eſt à la vérité un reméde extrême, mais il ne faut pas, dans la crainte de la multiplier, la négliger quand elle eſt néceſſaire.

Parmi les playes des articulations, celle qui n'intéreſſent ſimplement que les ligamens ou capſules, ſe guériſſent en débridant ces playes, & en mettant en uſage les topiques relâchans. On voit même par cette conduite guérir des playes avec rupture des ligamens & fracture des têtes des os.

J'ai tiré des fragmens d'os des articulations des deux bras du même bleſſé ; d'un côté je tirai l'apophiſe coracoïde de l'Omoplate, & des fragmens de la clavicule, & je puis aſſurer avoir eu du ſuccès, quoique ces playes ſoient très-dangereuſes par elles-mêmes, & par rapport aux vaiſſeaux qui les avoiſinent. Le ſuc-

cès même a été complet au point que quelques-uns de ces blessés se servent de leurs bras.

Je puis fournir beaucoup d'exemples de différens cas où la Chirurgie a conservé les membres, quoique l'amputation parût indiquée. Les coups de feu portés sur les articulations, & particuliérement sur les rotules avec fracas, ont presque toujours paru désespérés; & comme ces petits os fournissent un point d'appui mobile, nécessaire pour la cuisse & la jambe, on a souvent prévenu les accidens qui pouvoient résulter par l'amputation. Cependant j'ai vû des blessés qui avoient eu les rotules fracassées guérir, avec un peu de claudication à la vérité; mais j'en ai vû d'autres guéris radicalement par les eaux de Plombieres. Un Capitaine du Régiment de Rosen, Cavalerie, blessé par un coup de feu

ſeu à la bataille de Fontenoy, a été parfaitement guéri par le long uſage de ces eaux, qui lui rendirent le mouvement auſſi libre qu'auparavant. Je remarquerai ſeulement, en paſſant, que ces Eaux ſont quelquefois nuiſibles aux goutteux.

Les coups de feu aux mains & aux pieds, exigent des précautions pour éloigner ou prévenir les accidens. Les dilatations doivent être étendues ou ménagées ſelon les cas. Il eſt eſſentiel d'obſerver s'il y a des tendons ou des nerfs découverts; il faut les couper tout-à-fait, s'ils ſont dilacérés; parce que ſans cette précaution, ſuivroient bientôt des tiraillemens, des mouvemens convulſifs & autres accidens. Il faut encore débrider leurs gaînes, couper même les ligamens, & tout ce qui pourroit cauſer quelque étranglement. Par ces moyens

on met la playe à l'aiſe, on a la facilité d'ôter les fragmens d'os, & on conſerve des membres qu'on auroit été obligé d'emporter ſans ces précautions.

On doit ſuivre le même ordre pour le traitement des playes qui arrivent aux Malléoles ou autres parties du corps. J'ai guéri des fracas aux os de la cuiſſe, après avoir tiré des fragmens d'os de la longueur du doigt, en donnant une bonne poſition à la partie; & avec des panſemens ſimples, continués pendant fort long-tems, les bleſſés ont recouvré la faculté de marcher, ayant ſeulement un talon plus élevé que l'autre. Je pourrois ajouter aux Obſervations ci-deſſus, quelques-unes de celles qui ſont rapportées par M. Deſport, & que l'on peut voir dans ſon Traité.

Toutes ces Obſervations raſſem-

blées paroiſſent ſéduiſantes, & ſemblent dépoſer contre l'amputation. Mais qu'on faſſe attention aux accidens que l'on a à combattre, en attendant une guériſon difficile, que ſouvent on n'obtient pas; on conviendra ſans peine que l'amputation auroit été ſouvent préférable pour parvenir à une guériſon plus prompte, & ſimplifier à ce prix la maladie.

On pourroit peut-être m'objecter que le ſuccès d'une amputation ne peut jamais être aſſuré, & que par cette raiſon, on ne doit s'y déterminer que difficilement, même dans les playes des articulations; quoique ces cas ſoient des plus urgens; qu'il vaut mieux attendre que les accidens ſoient extrêmes pour pratiquer cette opération, parce que les membres ankiloſés, quels qu'ils ſoient, ſont toujours préfé-

rables, & peuvent être de quelque utilité.

Mais je demanderai à mon tour ; si on peut assurer une guérison dans des cas aussi compliqués ; & si on peut être certain qu'il n'y aura pas d'accidens, ou que leur violence n'emportera pas promptement le blessé. D'ailleurs est-il sage d'attendre des accidens qui n'auroient peut-être pas suivis de l'amputation ?

Sans entreprendre de décider un point de pratique aussi intéressant ; je remarquerai qu'il y a des cas dans lesquels l'amputation seroit inutile ; comme, par exemple, si la blessure étoit si considérable, que le blessé fût menacé d'une mort prochaine. Mais dans les autres cas, il vaut bien mieux profiter des forces du malade, & prévenir par l'amputation des accidens, auxquels il auroit nécessairement succombé. Il ne faut

cependant pas multiplier mal-à-propos cette fâcheuſe opération ; mais elle devient ſouvent néceſſaire dans les armées, parce que les bleſſés étant ſujets à être tranſportés d'un endroit à un autre, il n'eſt pas permis d'attendre une guériſon qui dépend eſſentiellement de la ſituation & du repos ; & ſi l'opération ne réuſſit pas auſſi ſouvent qu'elle le devroit, on peut être aſſuré que l'air des Hôpitaux, le mauvais régime des bleſſés, ſouvent des vices particuliers en ſont les ſeules cauſes.

Il dépend d'un Chirurgien éclairé d'établir la néceſſité d'une amputation ; & ce n'eſt pas dans les cas extrêmes qu'il doit ſeulement ſe déterminer. Il faut qu'il ſoit en garde contre les obſervations, qu'il ne ſe laiſſe pas ſéduire par quelques exemples rares rapportés avec complaiſance par les obſervateurs. Ils ont

rapporté leurs ſuccès, mais malheureuſement ils ont tous oublié l'énumération de ceux qui ſont morts, parce qu'on n'a pas fait l'amputation, ou parce qu'on l'a faite trop tard. Ce récit ingénu auroit été plus inſtructif, & on auroit vû qu'on a ſouvent ſacrifié beaucoup de bleſſés à une timidité mal fondée.

Quoiqu'il en ſoit, on pourroit propoſer des autorités pour l'amputation ; & on peut dire que, ſi on tâche de l'éloigner, c'eſt un mauvais précepte, qui a pris faveur ſeulement de nos jours, & qui a coûté la vie à beaucoup de bleſſés, en voulant leur épargner les douleurs de l'opération. Je ne ſouſcrirai pas au ſentiment de M. Deſport (*a*) qui a appuyé ſur quelques obſerva-

(*a*) Voyez le Traité des Playes d'Armes à feu par M. Deſport, Chapitre quatriéme.

tions curieuſes & qui lui ſont propres, rejette l'amputation, parce qu'il vaut mieux conſerver une partie que de l'emporter ; conſerver le mouvement d'un membre bleſſé, plutôt que de le ſacrifier à une crainte qui peut être imaginaire, ou parce qu'on n'eſt pas aſſuré de ſauver la vie par l'amputation.

M. le Dran (*a*) ne nie point les ſuccès qu'on peut avoir, mais il remarque qu'on guérit peu de playes aux articulations, ſans être obligé de faire l'amputation du membre, & que s'il y a un moyen ſûr de prévenir les accidens, c'eſt de la faire promptement au-deſſus de l'articulation bleſſée.

Pour donner du poids à ce que je viens d'avancer ; qu'on ſuive dans

(*a*) Voyez M. le Dran, Traité des Playes d'Armes à feu. Des Playes aux articulations.

les Hôpitaux avec attention les fractures compliquées, sur-tout celles des articulations; & on pourra s'assurer que beaucoup de blessés meurent avec leurs membres qui auroient pû être sauvés par l'amputation. Je ne prétends pas en faire ici une régle générale dans tous les cas, & je laisse aux Chirurgiens éclairés le soin de décider ceux où elle est nécessaire.



CHAPITRE III.

Du Régime de vivre des Bleſſés, & des Remédes généraux.

S'Il eſt eſſentiel pour obtenir la guériſon des playes, d'y faire les opérations convenables, il ne l'eſt pas moins de preſcrire un Régime capable de ſeconder les opérations de la nature & de l'Art. Nous entendons ici généralement par Régime, non ſeulement ce qui concerne les alimens; mais encore l'adminiſtration des remédes que l'on doit prendre intérieurement, l'uſage que l'on doit faire des ſaignées, & autres choſes qu'un Chirurgien intelligent doit preſcrire pour parvenir plus aiſément à ſon but.

§. I.

Des alimens convenables aux Bleſſés.

Les commencemens des playes ſont ordinairement les tems les plus dangereux, c'eſt pourquoi on ne ſçauroit être aſſez en garde pour prévenir les accidens par le Régime de vivre. Les fautes que les Bleſſés commettent ſur ce point, ſont fréquentes dans les armées; & je ne crains pas de dire que ſouvent ils en ſont les victimes.

Dans les premiers tems d'une bleſſure, les alimens qui conviennent le mieux, ſont des bouillons doux & peu nourriſſans; dans leſquels, ſi les facultés le permettent, on fera entrer les poulets, ou quelques cuiſſes de grenouilles dépouillées, & même quelques herbes potageres ſelon la ſaiſon. Ces bouillons ſont doux, Bal-

ſamiques, Anodins, & ils peuvent tenir lieu d'émulſion. Je ne parle pas de ceux qui ſe font dans les Hôpitaux; pour l'ordinaire ils ne ſont pas trop nourriſſans, l'avarice de ceux qui les gouvernent, prévient ce petit inconvénient, & la néceſſité oblige à les prendre tels qu'ils ſont.

Lorſque la fiévre & les accidens ſont paſſés, que la ſuppuration eſt bien établie, il faut ſoutenir les forces des bleſſés. Alors au lieu de poulets, on peut mettre en uſage, les poules, chapons, ou autre viande plus nourriſſante; auxquels on peut même ajoûter les crêmes de ris & d'orge, &c. mais quoiqu'on employe ces crêmes à la doſe d'une ſeule cueillerée, quoique cette nourriture ſoit douce, on eſt ſouvent obligé peu de jours après, d'en interdire l'uſage, parce que les bleſ-

fés s'en dégoutent ; ces alimens deviennent péſans dans l'eſtomach, occaſionnent des nauſées & même des vômiſſemens.

Il faut pour lors changer cette nourriture & y ſuppléer par de nouveaux ſecours; par exemple, on prend un gros morceau de pain que l'on met bouillir dans le pot avec les viandes, & on fait prendre ce bouillon tel qu'il eſt, ou on le paſſe, ſi on veut. On peut joindre aux bouillons une cueillerée de vin d'Alicante, & à ſon défaut, une ou deux de vin de Bourgogne, & ſelon les circonſtances, on fera mettre un ou deux jaunes d'œuf dans chaque bouillon.

Si les bleſſés ſont menacés de conſomption, il faut les mettre à l'uſage de la potion alimenteuſe du ſçavant Sydenham. Elle ſe fait ainſi : Prenez une quan ité de bon

bouillon, environ d'une écuelle, autant de vin d'Eſpagne, ou autres, & un morceau de pain. Faites bouillir le tout au bain-marie, & ſur la fin, y ajoûtez deux ou trois jaunes d'œuf; cet aliment eſt un reméde reſtaurant, que l'on donne par cueillerée dans les cas d'épuiſement.

Lorſque les playes s'incarnent & qu'elles tendent à cicatrice, il faut alors donner un peu plus d'alimens, accorder des panades, œufs frais, enſuite même quelque peu d'alimens ſolides; mais il faut le faire par gradation, & prendre garde ſur-tout de ne pas excéder. Rien n'eſt ſi préjudiciable que l'excès des alimens, quelque petit qu'il ſoit, & il détruit ſouvent promptement l'ouvrage auquel on travailloit avec peine depuis long-tems. Il faut donc éloigner toute complaiſance

qui pourroit être préjudiciable aux blessés ; d'autant plus que les fonctions ne se rétablissent que difficilement & peu à peu, sur-tout après les maladies graves, les suppurations longues, & le dépérissement de presque toutes les parties. Ainsi, si dans de pareils cas on accorde un peu plus d'alimens que l'estomach affoibli n'en peut supporter ; ils ne se digerent point ; & à ces indigestions, succédent bien-tôt le cours de ventre, la fiévre, la suppression de la suppuration, la délitescence, le délire & même la mort.

Les moyens capables de rétablir la nature languissante, contribuent donc à l'accabler, si on ne les emploie avec précaution. De-là, il est aisé de conclurre quelles gradations on doit suivre pour passer du régime austére à l'usage libre des alimens dans les grandes convalescences.

On peut encore employer d'autres moyens pour ranimer & ſoutenir les forces des bleſſés ; ainſi ils pourront faire uſage d'une crême faite avec le gruau ou farine groſſiére d'avoine, ou de petites & légeres Bouillies faites avec le même gruau. Cette nourriture eſt d'autant plus avantageuſe, qu'elle eſt balſamique & anodine ; elle répare promptement les convaleſcens, elle adoucit les humeurs, & par-là elle rend les ſuppurations douces & louables ; les playes s'incarnent, ſe mondifient, & parviennent aiſément à une bonne cicatrice. Elle eſt encore propre à émouſſer l'âcreté des matiéres, & à calmer les douleurs.

Si on craint que la nourriture de gruau ne ſoit incommode, ou ſi elle paſſoit difficilement, les bleſſés pourroient faire uſage d'une ſimple Eau d'avoine, qui ſe fait en jettant

une ou deux cueillerées de gruau dans une ou deux pintes d'eau bouillante, & ayant ſoin de les remuer ſouvent. Ils en prennent le matin & le ſoir, & même plus ſouvent, avec un peu de ſucre. Cet aliment médicamenteux eſt fort utile dans les affections de la poitrine.

On ne peut pas faire un uſage auſſi fréquent des crêmes de ris & d'orge. Elles ſont viſqueuſes & indigeſtes, & on eſt ſouvent obligé de les abandonner après trois ou quatre jours. On peut cependant les mettre utilement en uſage, en obſervant leur effet.

Lorſqu'il y a relâchement dans les premieres voies, & que les bleſſés ſont affectés de cours de ventre; je preſcris des crêmes & des boiſſons faites avec les lentilles; j'en fais mettre la purée dans les bouillons, & même la corne de cerf ra-

pée à la dofe d'un gros ou deux ; par bouillons. Si l'eſtomach reprend peu à peu ſes fonctions, on paſſe à des nourritures un peu plus ſolides, & même à l'uſage du vin qui pris modérément devient fort utile.

L'air contribue beaucoup à la ſanté. Il eſt eſſentiel pour le bien des bleſſés, d'en changer pendant ou après la convaleſcence, ſur-tout dans les Hôpitaux où on ne peut le renouveller, & qui ſouvent eſt infecté. L'air contribue au rétabliſſement des forces, il excite l'appétit; c'eſt pourquoi il faut qu'un convaleſcent ſoit ſur ſes gardes, qu'il n'accorde pas beaucoup à ſon appétit, & qu'il mange plutôt ſouvent, mais peu à la fois.



§. II.

Des Remédes généraux.

Boiſſons. Outre le régime dont nous venons de parler, il faut encore preſcrire pluſieurs remédes intérieurs, des lavemens, boiſſons, ſaignées & autres qui ſont compris ſous le nom des remédes généraux.

Dans le premier tems des bleſſures, on ne doit rien oublier de ce qui peut prévenir les accidens, & tenir toutes les parties dans un état de ſoupleſſe ; ainſi il faut employer les lavemens émolliens & anodins, les boiſſons d'abord ſimplement délaiantes ; & s'il y avoit de l'ardeur, on peut tempérer la ſoif avec les émulſions, la limonade, ou plutôt la décoction des Tamarins à laquelle on joint le nître. Elle ſe fait avec trois onces de Tamarins que l'on met bouillir dans trois ou qua-

tre pintes d'eau. Après avoir paſſé la décoction, on ajoute un gros de nître purifié dans chaque pinte, & les bleſſés en font uſage pour boiſſon ordinaire. Elle tient le ventre libre, diminue la fiévre, & peut même remplir l'indication des lavemens qu'on ne peut mettre aiſément en uſage dans certains cas. Enfin on peut ordonner cette boiſſon dans les fiévres périodiques en y faiſant une addition de Quinquina ; ce qui peut tenir lieu de beaucoup de remédes faſtidieux pour un malade.

On peut augmenter ou diminuer la quantité des Tamarins, ſelon que le ventre eſt trop ſerré ou trop relâché, ce qui n'exclut pas l'uſage des lavemens qui eſt ſouverain dans certaines maladies.

On peut de même employer dans chaque bouillon dix à douze grains

de nître, & en continuer long-tems l'usage.

Il y a une infinité de médicamens, soit altérans, soit évacuans, que l'on peut prescrire selon le cas. C'est à un Chirurgien éclairé d'en ordonner l'usage. Souvent on est obligé d'avoir recours aux Narcotiques, d'autrefois aux purgatifs émétiques. Je remarquerai seulement que les Narcotiques doivent être employés avec beaucoup de précaution, & que leur usage est souvent nuisible, & peut en imposer.

Purgatifs. Quant aux Purgatifs, ils ne conviennent pas dans tous les tems des playes; mais il y a différentes observations à faire qui peuvent déterminer leur usage; & on trouve souvent la cause des désordres qui suivent une blessure, en examinant l'état où étoit le blessé auparavant. Les Militaires sont pour l'ordinaire

voraces, ils mangent avec avidité, & font usage d'alimens froids & salés; de façon qu'ils ont souvent l'estomach fort plein dans le tems de leurs blessures, par les précautions qu'ils prennent avant une affaire pour prévenir la faim.

C'est alors qu'un Chirurgien éclairé ne doit pas balancer à faire prendre un vômitif pour évacuer ce qui est contenu dans l'estomach. Sans cette précaution, les alimens ne tardent pas à se changer en matieres étrangeres, ils prennent un caractere de corruption qui ne tarde pas à produire des désordres insurmontables dans l'œconomie animale.

J'ai vû dans pareilles circonstances avec satisfaction, pratiquer M. de la Martiniere, aujourd'hui Conseiller & premier Chirurgien du Roy. Ce grand Praticien faisoit

prendre en lavage une eau minérale ſtybiée. Par ce moyen on eſt maître de l'évacuation que le reméde produit, & quand elle a été ſuffiſante, on preſcrit le ſoir une potion Anodine ; tel eſt l'uſage qu'on doit faire des purgatifs. Ils conviennent encore lorſque pendant le traitement, il y a des indications particulieres ; par ce moyen on débarraſſe les premieres voies d'une matiere qui leur ſeroit préjudiciable. J'examinerai dans le dernier chapitre les accidens qui peuvent réſulter de leur uſage.

Saignées. S'il faut de la circonſpection pour preſcrire certains remédes, il n'en faut pas moins pour ordonner à propos les ſaignées. Après l'examen d'une playe, les opérations & le panſement convenables, il faut laiſſer repoſer les bleſſés, & ſelon les ſaiſons, les réchaufer en cas qu'ils

ayent froid ; on procéde enſuite aux ſaignées, & on les multiplie ſelon les cas, les forces & le tempérament. Ces circonſtances exigent de ſérieuſes attentions, & ne permettent pas de tenir une régle générale ; car tantôt les ſujets ſont forts, de conſtitution robuſte, tantôt ils ſont foibles & délicats. Ceux-là ſont ſujets à des engorgemens, à des tenſions inflammatoires, à des fiévres; ceux-ci le ſont moins fréquemment ; cependant on voit quelquefois ces derniers ſupporter des évacuations conſidérables, & des ſaignées abondantes, plus aiſément que les premiers ; en ſorte qu'un Chirurgien ne peut être aſſez attentif pour preſcrire les ſaignées, & il doit varier ſa conduite ſelon les cas.

Les ſaignées exigent donc des diſtinctions eſſentielles. Il y a des

cas où il faut être prodigue de ſang; d'autres où il faut le ménager beaucoup, quoique le ſang paroiſſe être, pour ainſi dire, en efferveſcence.

La ſaignée ne convient pas dans toutes les fiévres, & dans tous leurs tems. Il feroit dangereux de faire des ſaignées trop copieuſes dans le commencement d'une playe, & de trop diminuer par leur moyen la fiévre de la ſuppuration, parce que ce feroit troubler la nature, empêcher la ſuppuration de s'établir, & peut-être jetter le malade dans une foibleſſe de laquelle il auroit peine à ſe tirer. Les ſaignées peuvent encore être nuiſibles, ſi on les faiſoit copieuſes pendant l'ardeur d'une fiévre violente; car alors le ſang eſt dans un état de raréfaction, & d'efferveſcence; en ſorte que ſi on en tiroit beaucoup, après l'ardeur de la fiévre, le bleſſé pourroit tomber dans

l'accablement,

l'accablement, les ſuppurations deviennent languiſſantes, & la mort ſuit quelquefois de près l'obſervation trop ſcrupuleuſe des régles générales ſuivies ſans diſcernement.

CHAPITRE IV.

De la ſimplicié dans les panſemens.

PArmi les choſes que l'on emploie pour les panſemens, le linge tient ſans contredit le premier lieu. Son uſage ne ſe borne pas ſimplement à envelopper les parties, il ſert encore à porter les médicamens dans l'intérieur des playes; ſouvent il opére ſeul la guériſon; & c'eſt à ce titre qu'on peut le regarder comme le meilleur de tous les remédes pour les bleſſés. Il n'eſt utile qu'autant qu'il eſt doux & à demi-uſé.

Mauvais effet du linge gros & dur.

Pendant les premieres campagnes de la derniere guerre en Allemagne & en Flandre, j'ai vû avec chagrin des Chirurgiens se servir dans les Hôpitaux de linge dur & gros. Les appareils faits avec ces linges, trempés dans l'eau-de-vie, & appliqués sur les parties, causent des douleurs insupportables, ils deviennent durs & font des compressions, lorsqu'ils se desséchent.

Les blessés étoient de nouveau pansés avec les mêmes linges, ce qui ne tardoit pas à causer les mêmes accidens, en sorte qu'ils n'avoient de bon moment que celui où l'on changeoit l'appareil.

Un Chirurgien ne doit avoir d'autre vûe que de calmer les douleurs des blessés ; & pour y parvenir, il doit ne point mettre en usage, autant qu'il est possible, le gros linge & les eaux-de-vie. Ces moyens

ſont également contraires aux loix de l'œconomie animale; les linges gros & dures s'incruſtent, pour ainſi dire, ſur les parties en ſe deſſéchant, occaſionnent des compreſſions & des douleurs qui troublent la nature, les liqueurs ſpiritueuſes, au lieu de procurer le relâchement des parties, & d'exciter promptement la chûte des eſcarres, cauſent la criſpation des vaiſſeaux, & empêchent la ſuppuration de s'établir aiſément.

On oſeroit preſque avancer que dans les playes ſimples, le linge bien choiſi opéreroit ſeul la guériſon; car alors il ne s'agit que de défendre la playe de l'air extérieur, & la nature fait le reſte.

C'eſt ainſi que les chiens, après avoir reçû quelques bleſſures, ſe guériſſent d'eux-mêmes ſans autre

ſecours que celui de leur langue. Si au lieu du ſuc ſalivaire que ces animaux employent, on appliquoit des gros linges trempés dans des liqueurs ſpiritueuſes, ce feroit ſans doute s'oppoſer à leur guériſon. On peut trouver des inſtructions ſur ce point dans le ſecond volume de Belloſte, intitulé le Chirurgien d'Hôpital. Enfin pour me convaincre de ces faits, j'ai fait des amputations à des chiens; après avoir arrêté l'hémorragie par la ligature, ces animaux ont parfaitement guéri d'eux-mêmes. De-là on doit conclure que le panſement le plus ſimple eſt le meilleur pour les playes.

J'ai remarqué plus haut que le gros linge & les fomentations ſpiritueuſes étoient nuiſibles; mais en ſuppoſant que le linge fût tel qu'il convient, & que les fomentations

fussent émollientes, un appareil ainsi imbu seroit encore nuisible, parce qu'il ne peut pas toujours conserver le même degré de chaleur sur la partie, & que venant à se réfroidir, il pourroit causer quelque dérangement dans les suppurations. Il y a cependant des précautions qui peuvent prévenir & écarter cet inconvénient, & rendre ces fomentations très-utiles : ce que l'on obtiendra en les renouvellant souvent, ou en entretenant la chaleur de la partie par le moyen de briques chaudes, de vessies remplies d'eau chaude, ou de tel autre artifice qui entretienne toujours le même degré de chaleur.

Transpiration des blessés avantageuse & comparée à celle des accouchées.

Cette précaution mérite d'autant plus d'attention de la part du Chirurgien, que dès le commencement de la suppuration, la nature bien-

faiſante fournit en général aux bleſſés une bonne & douce tranſpiration, de laquelle on tire des avantages conſidérables. Cette moiteur produit un calme aux douleurs les plus violentes, relâche les vaiſſeaux gênés, ſerrés & gonflés; & elle facilite une bonne & douce ſuppuration. C'eſt ainſi que nous voyons le ſalut des nouvelles accouchées, dépendre du bon ou du mauvais uſage qu'elles font des ſueurs qui arrivent dans les premiers tems des couches. Si elles ſont abondantes, ſi elles ne ſont pas troublées, les femmes ſont bien-tôt ſur pied; au contraire ſi par accident elles font ſupprimer ces ſueurs, elles périſſent dans peu: le lait & les lochies ſe ſuppriment, la fiévre s'allume, le délire ſuit, & la mort; à moins que les tranſpirations ne ſe rétabliſſent.

Il en eſt de même des bleſſés, lorſque cette moiteur s'intercepte; la ſuppuration (évacuation en quelque ſorte analogue aux lochies) ſe ſupprime, la fiévre paroît & augmente, & les bleſſés périſſent.

Il eſt donc eſſentiel de ne pas faire les panſemens pendant que la nature eſt occupée à ſe procurer un calme par les ſueurs, ils les ſupprimeroient. Il faut de même être en garde contre les inconvéniens qui pourroient réſulter de l'application des compreſſes trempées dans des fomentations, qui ſe réfroidiſſent aiſément, ainſi que je l'ai déja dit plus haut. Il faut auſſi que les bleſſés concourent de leur côté à mettre ces ſueurs à profit, qu'ils ne faſſent rien qui ſoit capable de ſupprimer cette évacuation, & que le Chirurgien les avertiſſe de quelle

conséquence peut être son bon ou mauvais usage.

La fiévre arrive dans le commencement des playes, elle ne doit point allarmer. Les nouvelles accouchées ont la fiévre de lait, ainsi que les blessés ont la fiévre de la suppuration. Elle précéde chez les unes la sortie du lait & des lochies, chez les autres l'issue de la suppuration. Pour la rendre favorable, & faire venir les transpirations, il faut appliquer sur les parties blessées des compresses douces, bien chaudes, & non trempées, panser doucement & simplement.

Si cependant il y avoit des indications particulieres pour relâcher les parties trop tendues, ou pour les ranimer, on appliqueroit des cataplasmes différens selon les cas. Par leur moyen la chaleur se conserve

plus long-tems, & ils contribuent beaucoup à produire la ſuppuration.

Les bons Praticiens écoutent la nature au lieu de la déranger; & dans ces cas ils ne doivent être attentifs qu'à la ſecourir en la ſuivant dans ſes indications, & lui facilitant ſes opérations. Ils obſervent pour les panſemens le tems où la tranſpiration n'eſt pas abondante, & on doit les différer tant qu'elle dure.

Les panſemens doivent être ſimples, & il eſt eſſentiel de ne mettre en uſage que le moins de médicamens que l'on peut. Il y a des cas qui en exigent de particuliers, que l'on met en uſage ſuivant les indications. Lorſqu'une playe d'armes à feu a été ſuffiſamment dilatée, & que par ce moyen elle a été rendue

presque simple ; je ne me serts que d'un Digestif fait avec la Thérébentine fine & le beurre frais. Je recouvre les bourdonnets avec ces médicamens exactement mêlés, & je n'en abandonne l'usage que pour employer la charpie séche, & la pierre infernale, quand le cas l'exige. C'est alors sur-tout qu'il faut être difficile sur l'espece de charpie, parce que, outre les inconvéniens dont j'ai parlé plus haut, elle laisseroit de mauvaises impressions sur les chairs, & empêcheroit la cicatrice.

Etouppes au lieu de charpie.

Il n'est pas difficile de suppléer au défaut de la charpie ; il vaut mieux, quand elle manque, se servir d'étouppes fines, on en façonne mieux les bourdonnets & les plumaceaux, & ils s'appliquent mieux selon la volonté du Chirurgien. Je m'en

ſuis ſervi différentes fois avec avantage, ſur-tout pour les amputations, & j'ai évité par ce moyen des douleurs, & d'autres accidens qui auroient pû ſuivre l'uſage de la charpie dure & groſſe. Il faut donc qu'un Chirurgien ſçache tirer parti de tout, & ſuppléer à ce qui lui manque en employant des moyens extraordinaires.

Pendant le ſiége de Philiſbourg, un homme de la ſuite de l'Armée, eut les os de la jambe fracturés. Il eſt vrai qu'il n'y avoit aucune playe extérieure: après la réduction faite, il s'agiſſoit de maintenir les parties en ſituation; mais le linge me manquant abſolument, & ne pouvant avoir aucun bandage, je poſai le malade en ſituation, & fabriquai des liens avec du foin, par le moyen deſquels, je fixai les parties. Par cet

Obſervation.

expédient fort ſimple, la fracture ſe réunit, & j'obtins une parfaite guériſon. Cet exemple fait voir combien on peut profiter des choſes les plus ordinaires, pour ſeconder à propos les efforts de la nature. Je reviens à l'uſage des médicamens pour la guériſon des playes.

On ſera ſans doute ſurpris, de ce que j'ai propoſé plus haut un Digeſtif ſimple fait avec la thérébentine & le beurre frais; & de ce que je le préfére à tant de bons Digeſtifs que l'on fait avec différens médicamens, tels que la thérébentine, le beaume d'Arceus, l'onguent Baſilicum, l'huile d'*Hypericum*, de Camomille, de Lis ou Roſat, avec la Myrrhe, l'Aloës, la Thériaque & autres.

Mauvais effets des Digeſtifs.

Les raiſons qui m'engagent à réformer les grandes compoſitions de

ces digeſtifs, feront aiſément connues, ſi on veut obſerver que leur uſage rend ordinairement les playes baveuſes : ils ſont néceſſaires dans certains cas, mais ſi l'on en fait un uſage habituel pendant tous les tems des playes, ils produiſent des effets qu'on a ſouvent peine à réparer ; effets dépendans des gommes & des huiles. Les gommes par leurs parties tenaces, rendent trop viſqueux les ſucs deſtinés à la génération, & les bords des playes deviennent durs & calleux ; les huiles que l'on emploie ſont ſouvent rances ; ou à force d'être chauffées, elles acquiérent ce caractere ; en ſorte que malgré leur mêlange avec différens médicamens, elles participent de la cauſticité, produiſent des prurits, des demangeaiſons, des inflammations éréſipélateuſes, ſur-tout

ſur-tout par rapport aux huiles.

aux perſonnes dont la peau eſt fine & délicate. Il ne faut cependant pas pour cela rejetter l'uſage des huiles ; quand elles ſont récentes, elles ſont douces & anodines, & produiſent une bonne ſuppuration, en tenant les parties dans un état de relâchement.

Il n'en eſt pas de même des huiles vieilles & rances, rien n'eſt ſi pernicieux ; & elles produiſent toujours quelque accident. Il faut être d'autant plus exact ſur leur choix, que les Apoticaires ne les préparant qu'une ou deux fois par année, elles perdent ſouvent par leur ſéjour, leurs bonnes qualités, & deviennent corroſives.

J'ai entendu dire à M. de la Martiniere, premier Chirurgien du Roi, que les huiles qui ne ſont pas récentes, priſes intérieurement, de-

viennent ſouvent poiſon, & qu'il en avoit lui-même couru les riſques en Allemagne par une potion huileuſe.

Les huiles rances avalées cauſent non-ſeulement des vômiſſemens, mais encore un dérangement dans les premieres voies qui peut avoir des ſuites fâcheuſes. Schroder dans ſa Pharmacopée raiſonnée, commentée par Michel Ethmuller, tom. premier, pag. 367, rapporte que l'huile avalée en trop grande quantité cauſe le vômiſſement, parce qu'elle relâche l'orifice de l'eſtomach, ce qui fait que, quand le Pylore vient à ſe reſſerrer, ce qui eſt contenu dans ce viſcere ſort par en haut, peut être auſſi la qualité intrinſeque de l'huile, pour peu qu'elle ſoit dégénérée, y a beaucoup de part.

Huiles tirées des végétaux contiennent de l'acide.

Les huiles tirées des végétaux ne fermentent point, ou du moins c'eſt d'une façon fort imparfaite, elles ne ſont ſuſceptibles que d'un mouvement ſpontané qui développe un peu leur acide, & qui leur donne une acrimonie rance ; mais de-là elles paſſent à un état de putréfaction qui les rend ameres & totalement fœtides. Cet acide végétal enveloppé par les parties huileuſes, ſe manifeſte par ſon action ſur tous les métaux, excepté ſur l'or. Si l'on met du cuivre, du fer, ou tel autre métal dans l'huile, on le trouvera bien-tôt rouillé, ou plutôt couvert de *Crocus*. Schottus démontre cette action de l'huile ſur les métaux, ainſi que Tachenius dans ſon *Hippocrates Chymicus*, où il parle ſçavamment des huiles par expreſſion, & des huiles inflam-

mables dans lesquelles il prouve beaucoup d'acide, à raison de quoi elles sont contraires aux ulcéres chironiens & téléphiens, c'est-à-dire, aux ulcéres désespérés & incurables.

Chacun peut éprouver sur soi-même cette acidité de l'huile, en en mettant quelques gouttes dans l'œil; elle y cause plus de douleur & de cuisson que quelques gouttes de jus de citron.

Thévieux assure que le feu dépouille les huiles de leur acide; il s'en faut de beaucoup qu'il produise cet effet; il change la qualité naturelle des huiles, les prive de leurs parties balsamiques, en sorte que les huiles les plus adoucissantes, lorsqu'elles viennent à souffrir longtems l'action du feu, deviennent âcres, actives & irritantes.

Les huiles récentes peuvent être d'un très-grand usage. On sçait combien est utile le beaume Samaritain, de quelle utilité sont les potions huileuses, les fomentations, &c. pour produire le relâchement des parties trop tendues. L'huile de lin mérite quelque préférence sur les autres, soit prise intérieurement pour les maladies de poitrine, les coliques, soit pour entrer dans les onguents. Elle est douce, anodine, relâchante, lorsqu'elle est récente, & elle produiroit des effets contraires, si elle étoit ancienne.

Toutes ces raisons feront préférer avec raison le Digestif fait avec la thérébentine & le beurre frais; la thérébentine est balsamique, elle prouve une bonne & douce suppuration; le beurre est doux, anodin, il relâche les parties, & produit

toujours de bons effets. Ce mêlange est encore utile pour panser les brûlures.

Quelques Auteurs ont absolument rejetté les embrocations huileuses, parce que, disoient-ils, les matieres grasses bouchent les pores, & produisent des inflammations érésipélateuses. Ce n'est point par ces raisons que l'on voit arriver ces accidens; c'est plutôt parce que les huiles sont dégénérées. Aussi les jeunes Chirurgiens, & particuliérement ceux des Hôpitaux, que la variété des occupations empêche d'être attentifs à des choses petites en apparence, doivent-ils être exacts à ne pas faire chauffer long-tems, ni bouillir les huiles qui doivent être employéees. On doit préférer les huiles simples, à celles que l'art a préparées.

On connoît trop les heureux effets des onctions pour les interdire; & si elles sont souvent nuisibles, c'est par les raisons que j'ai exposées, peut-être même par la faute de ceux qui les emploient. Elles sont toujours utiles sur les parties tendineuses, ce qui n'arriveroit pas, si les huiles étoient anciennes. Je vais confirmer ce que j'avance par une remarque sur l'onguent Mercuriel ou à frictions. Le Mercure & la graisse sont la base de cette composition; quand elle est ancienne, elle devient rance, & lorsqu'on la met en œuvre, après être ainsi dégénérée, elle produit des accidens inflammatoires & éréſipélateux qui obligent d'interrompre le traitement pour recourir aux saignées & calmer les accidens. J'expose ce cas parce que je m'y suis trouvé em-

barraſſé, & que je n'ai réuſſi à diſſiper ces accidens, qu'en employant l'onguent Mercuriel fait avec les graiſſes fraîches.

On ne ſçauroit trop réfléchir ſur beaucoup de choſes que l'on regarde comme immuables. L'uſage a fait adopter avec raiſon des médicamens, qui ſouvent ne répondent pas à l'intention de celui qui en uſe, alors on les condamne, ſans prendre garde que leur mauvais effet dépend ou de la mauvaiſe façon de les adminiſtrer, ou du peu d'exactitude dans leur choix.

On eſt heureuſement détrompé dans le ſiécle où nous ſommes; & une pratique plus ſaine & plus éclairée a banni beaucoup de médicamens dont on ſe ſervoit autrefois indiſtinctement. C'eſt par cette raiſon que l'uſage des eaux-de-vie & des li-

queurs ſpiritueuſes, n'eſt pas auſſi fréquent qu'il l'étoit; il y a cependant encore malheureuſement trop de Chirurgiens qui les emploient à tout propos. Ce n'eſt pas que ces liqueurs ſoient pernicieuſes par elles-mêmes, ce n'eſt que par le mauvais uſage que l'on en fait. Il y a des tems dans les playes où elles conviennent, ſur-tout ſi le reſſort des vaiſſeaux eſt trop affoibli; mais dans les autres elles ſeroient abſolument nuiſibles.

C'eſt par cette raiſon que l'on a abandonné un fatras d'onguens, dont l'antiquité faiſoit ſcrupuleuſement uſage dans toutes ſortes de playes; & ſans les rejetter tout-à-fait, on ſçait encore les employer avec ſuccès dans les cas particuliers. Comme c'eſt de la nature que dépend la guériſon des playes, les médicamens les plus ſimples lui ſuffiſent,

lorſqu'elle n'eſt pas arrêtée par quelque vice particulier, & ce n'eſt que ſelon les indications particulieres que l'on a recours avec ſuccès à la multiplicité des moyens. Belloſte nous l'a fait remarquer, & on peut s'en inſtruire par l'exemple des chiens ; ſouvent on procure des guériſons ſans employer le ſecours des remédes, lorſqu'on ſçait faire concourir l'Art avec la nature.

Je vais prouver la choſe par un exemple. Je ſuppoſe un bleſſé qui ait une grande playe ; lorſqu'elle avance à cicatrice, il ſe forme un ſinus, qui ſert d'égoût aux matieres qui viennent de fort haut. Sans cet obſtacle, la playe ſe cicatriſeroit ; mais comme le trajet eſt long & même oblique, on ne peut employer aucun médicament, les injections ne peuvent y parvenir. Comment obtenir la guériſon? dilatera-t-on

le ſinus ? Souvent il faudroit couper des muſcles, des tendons, & faire des délabremens conſidérables. Ce cas eſt des plus ſimples, les injections différentes, ſi elles pouvoient avoir lieu, ſeroient d'une grande utilité ; mais comme on ne peut les employer, alors il faut tenter la guériſon radicale, par de légeres compreſſions avec des compreſſes expulſives, graduées, en commençant ſur-tout par le fond du ſinus, pour lors la matiere diminue peu à peu, ſe tarit, enfin on procure le recollement des parties, & une guériſon prompte dont on n'eſt redevable qu'à la nature dirigée par l'Art.

On réuſſit encore ſouvent à guérir ces ſinus, lorſqu'ils réſiſtent aux compreſſes expulſives, & que leur trajet n'eſt pas long, en portant une pierre infernale en forme de crayon,

crayon, le long des parois du ſinus. Par cette méthode on cautériſe l'orifice des vaiſſeaux limphatiques, la playe ſe deſſéche peu à peu, & guérit. J'ai vû pratiquer ainſi M. le Maire, Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire de Straſbourg, & depuis je me ſuis ſervi de cette méthode avec ſuccès.

Il n'en eſt pas de même lorſque ces ſinus ont leur ſiége dans les graiſſes, ou dans le tiſſu cellulaire qui occupe l'interſtice des muſcles; pour l'ordinaire ils ne cédent que lorſque ces tiſſus cellulaires ſont entiérement fondus & ſuppurés.

Paré nous rapporte qu'il y avoit à Paris un particulier qui guériſſoit toutes ſortes de playes & d'ulcéres par le moyen d'un onguent. Sa curioſité fut bientôt piquée du deſir d'en ſçavoir la formule. Il ſe tranſporte chez lui, & convention faite

avec ce particulier *pour un haut de chausses & un manteau d'écarlate dont il se dépouilla soudain pour le lui bailler*, il apprit que cet onguent n'étoit préparé qu'avec du lard fondu & de la thérébentine. Cette préparation simple réussissoit, & il y en a beaucoup dont on fait secret, qui peut-être sont aussi simples, & qui produisent des effets surprenans.

On doit distinguer trois tems dans les playes, sur-tout dans celles d'armes à feu, le commencement, l'état & le déclin. Dans le premier tems les suppurans sont indiqués; dans le second les balsamiques; dans le troisiéme les déterfifs ou mondificatifs. Parmi les mondificatifs, le vin miellé tient le premier rang. Ce mêlange de vin avec le miel, devient un vulnéraire merveilleux pour conduire les playes à une bonne cicatrice. Il ne convien-

droit pas dans les autres tems, parce qu'il pourroit déranger la ſuppuration, ou la réprimer.

Je me ſers encore avec un ſuccès ſingulier vers la fin des ſuppurations, de la colophone en poudre dont je couvre la playe, & pardeſſus un plumaceau de charpie ſéche. Ce digeſtif ſec, incarne, cicatriſe & mondifie toutes ſortes de playes & d'ulcéres.

CHAPITRE V.

De l'utilité & de l'importance des Cataplaſmes.

LA tenſion des parties eſt aſſez ordinaire dans le commencement des playes. Les fomentations de différentes eſpéces ſont des moyens qui peuvent être utiles; mais le réfroidiſſement qui ſuit de

près leur application, eſt un inconvénient qu'on ne peut prévenir que par une attention ſpéciale qu'il eſt difficile d'avoir dans les grands Hôpitaux. Les précautions que l'on peut employer pour conſerver la chaleur des fomentations, ont été décrites dans le Chapitre précédent.

La Chirurgie ſupplée aiſément à ce reméde par le moyen des cataplaſmes différens ſelon les cas : leurs avantages ſont manifeſtes, ils conſervent plus long-tems leur chaleur, relâchent les parties trop étendues, calment les douleurs, procurent la réſolution des fluides épanchées, & ſervent à rétablir la circulation dans des parties preſque privées de vie ; & même atteintes de mortification & de gangréne, J'ai vû des cas où il a fallu abandonner l'uſage du ſtyrax, onguent tant vanté ; pour recourir

plus utilement aux cataplaſmes réſolutifs faits avec une ſuffiſante quantité de ſemences de foin tamiſées & bouillies avec de la bierre ou du vin, dans leſquels on ajoute de la farine d'orge, pour donner plus de conſiſtence, une poignée de ſel, un peu de beurre frais, & ſur la fin une petite quantité d'Eau-de-vie.

Il eſt eſſentiel d'obſerver de ne pas mettre une trop grande quantité de cette liqueur, parce que les parties ſubtiles & ſpiritueuſes venant à paſſer dans le ſang, le bleſſé ne tarderoit pas à devenir yvre. On apperçoit cet état par le pouls dur, un grand mal de tête & la fiévre. Ce ſeroit envain que dans un pareil cas, on auroit recours aux remédes généraux & ſpécialement à la ſaignée ; il faut changer le topique & les accidens ceſſent. On doit être Remarque.

fort attentif ſur ce point, quand on emploie les cataplaſmes animés & ſpiritueux pour rétablir les parties qui paroiſſent menacées de gangrene.

Obſervation.

Je m'arrête d'autant plus volontiers ſur ce point, que j'ai eu malheureuſement occaſion de l'obſerver ſur moi-même. Pendant un froid extrême, je fis, il y a quelques années, une chûte de cheval. Mon pied & ma jambe ſupporterent toute la violence de la chûte, & paroiſſoient menacées de perdre la vie par mortification. On appliqua des cataplaſmes animés d'Eau-de-vie pour ranimer la partie, & peu de tems après je ne tardai pas à avoir les accidens dont j'ai parlé ci-deſſus. Les Chirurgiens qui prenoient ſoin de moi, furent auſſi-tôt diſpoſés à me faire de nouvelles ſaignées; mais je m'y oppoſai en les

priant de différer au lendemain, & en leur repréſentant que la plénitude du pouls, la fiévre & le mal de tête étoient l'effet de l'Eau-de-vie employée dans le cataplaſme pour une plus prompte réſolution, & que les parties ſubtiles de la liqueur étant réſorbées, cauſoient cette yvreſſe. En effet, tout fut effacé le lendemain par une longue moiteur que je ſupportai patiemment, & cette réflexion me ménagea au moins ſix palettes de ſang. Quoique ce cataplaſme m'ait été fort utile en excitant la tranſpiration; je le fis cependant changer pour ne plus tomber dans le même inconvénient, & j'en fis appliquer un autre fait avec les navets cuits dans l'eau, le beurre frais & le ſel. Ce cataplaſme eut un ſuccès au-deſſus de toute eſpérance, & la jambe & le pied furent délivrés du danger qui menaçoit.

Cataplaſme de navets avantageux.

Les avantages que j'ai retirés des cataplaſmes faits avec les navets, m'ont engagé dans bien des cas à leur donner la préférence; & j'ai eu occaſion de m'en ſervir avec ſuccès en Allemagne où ils ſont en abondance. Ce topique, peut-être un peu trop négligé dans la pratique, peut ſe trouver dans preſque toutes les ſaiſons; il eſt émollient, anodin, réſolutif, il rappelle la chaleur dans les parties, & produit des effets merveilleux étant appliqué ſur les engelures, & autres tumeurs Phlegmoneuſes & éréſipélateuſes.

Quand il manque, il faut mettre en uſage les cataplaſmes faits avec les quatre farines réſolutives, le ſel & le beurre frais, ou bien ceux qui ſeront compoſés avec la graine de lin cuite dans l'eau, ou dans le lait, du beurre & du ſel.

Cataplaſme émollient & anodin.

Prenez feuilles de bouillon blanc, de mauve, de guimauve, de violier, de mercuriale & de ſeneçon, de chacune une poignée, fleurs de camomille & de mélilot: de chacune une demi-poignée, & un litron de ſon de froment, que vous ferez bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau. Après que le tout ſera cuit, paſſez-le à travers le tamis de crin pour le réduire en pulpe, & y ajoutez un peu de beurre frais. On peut encore employer le cataplaſme *è Micâ panis*. Ce cataplaſme eſt anodin, relâchant, & convient particuliérement pour diminuer la tenſion & la douleur.

Le cataplaſme fait avec la fiente de vaches récente, fricaſſée avec le beurre frais eſt très-bon. On peut le rendre réſolutif en y ajoutant du vinaigre, ou un peu d'eau-de-vie &

de ſel. Ce cataplaſme continué pendant long-tems eſt un puiſſant réſolutif. La fiente de vaches eſt plus émolliente en Eté, parce que ces animaux ſont nourris d'herbes fraîches; en hyver au contraire comme elles ſont nourries de foin & de paille, elle eſt moins émolliente & plus rude pour être appliquée. Ce topique ſeroit préférable à tout autre, s'il n'étoit pas auſſi déſagréable, & on peut le regarder comme ſpécifique dans bien des cas, même dans la goutte.

Lorſqu'il s'agit de réſoudre, on peut encore en tout tems faire fort aiſément un cataplaſme très-réſolutif, en faiſant bouillir une certaine quantité de pain, mie & croute dans du vin, ou de la bierre, du ſel & du beurre frais, le tout réduit en conſiſtence de panade.

S'il eſt néceſſaire de ranimer une

partie mortifiée, attaquée de gangréne ou de ſphacele, ou de réſoudre un engorgement prêt à ſuffoquer le principe vital; on fera un cataplaſme avec la farine d'orge, les poudres d'Abſinthe, de Rue, de Menthe, d'Ariſtoloche longue & ronde, de Bugle, de Sanicle, de Pervanche, de Romarin & de Sauge qui ſeront cuites dans du vin, en y ajoutant un peu de ſel. Ce cataplaſme appliqué chaudement produira de très-bons effets.

Il y a beaucoup d'autres eſpéces de cataplaſmes dont je ne parlerai pas, les Auteurs en fourniſſent beaucoup de formules, chacun même en a de particulieres. Mon deſſein n'eſt que de communiquer celles qui m'ont réuſſi.

Quoique les cataplaſmes, dont je viens de parler, ſoient pour la plûpart fort ſimples; ſouvent on

n'eſt pas aſſez heureux pour rencontrer les choſes néceſſaires, ſur-tout dans les camps & dans les armées. Il y a des cas preſſans, tout manque, il faut y ſuppléer ; & il faut qu'un Chirurgien ſçache rendre avantageuſes les choſes les plus ſimples. J'ai été ſouvent dans ce cas ; mais je ſubſtituois en place la ſoupe des ſoldats. Ce topique gras, ſalé & farineux, rempliſſoit mes intentions. Selon la ſaiſon, je faiſois ajouter des navets dans le bouillon. Par le moyen de ces cataplaſmes, j'ai guéri en 1733 deux bleſſures par éclat de bombes faites au ſiége de Kell.

Toutes les playes ſont ſuſceptibles d'accidens, tels que la fiévre, éréſipéle, vômiſſemens, cours de ventre, &c. ou bien elles ſont compliquées de quelques vices particuliers, comme ſcorbutique ou véro-

lique. Il faut combattre ces accidens, & le faire avec ſuccès, c'eſt le fruit d'une longue expérience. Je propoſerai dans la ſuite ſans réſerve les remédes qui m'ont réuſſi en différens cas, en parlant des playes des ſcorbutiques & des vérolés.

CHAPITRE VI.

Des Suppurations.

DE l'eſpéce de ſuppuration dépend ordinairement la guériſon plus ou moins prompte d'une playe. Pour que le pus ſoit bien conſtitué, il doit être à peu près blanc, doux, égal & ſans odeur. Ces qualités conſtituent le pus louable, & il eſt mauvais s'il dégénere de ces qualités; s'il eſt trop épais, trop glutineux, verdâtre, ſanieux, ichoreux, virulent, & ſi

le blessé est attaqué de quelque vice particulier.

Pour être parfaitement instruit de la nature de la suppuration, il faudroit en définir les causes, déterminer les simptômes qui la précédent, ceux qui la suivent, les obstacles capables de la troubler, ce qui la fait diminuer de quantité ou augmenter, pourquoi elle se supprime & pourquoi elle change si aisément de couleur, & quelquefois se déprave. Ces connoissances sont nécessaires pour que l'art contribue à aider la nature. Je n'entreprendrai pas le détail de ces différens points; le lecteur curieux trouvera de quoi se satisfaire dans les sçavans ouvrages de MM. Boerrhaave, Van-Swieten, Quesnay, Fizes, &c. Je ferai seulement quelques remarques sur la suppuration relativement au traitement des playes.

Pour que la ſuppuration s'établiſſe dans une partie, elle doit néceſſairement jouir de la vie; & on obſerve que la ſuppuration ne ſe forme pas ſans cauſer un ſentiment de chaleur, ſouvent ardente, & des douleurs très-vives. Par cette raiſon on ne remarque jamais de ſuppuration dans une partie entiérement morte & ſphacélée.

Pus formé par l'action des vaiſſeaux ſanguins.

Le pus eſt formé particuliérement par l'action des vaiſſeaux ſanguins. Lorſque l'engorgement eſt ſeulement dans les vaiſſeaux limphatiques, ſans que le ſang y ait aucune part, ou qu'eux ſeuls ont ſouffert ſolution de continuité; il n'arrive pas de ſuppuration, mais ſeulement un écoulement ſéreux, un épanchement de même nature, ou des tumeurs indolentes & enkiſtées.

Il n'en eſt pas de même, lorſque les vaiſſeaux ſanguins ſont engorgés

ou diviſés, l'écoulement qui ſuit eſt un vrai pus qui ne ſe remarque pour l'ordinaire qu'après environ trois ou quatre jours. Ce qui ſe paſſe dans les playes, a donné lieu de croire que la ſuppuration ne pouvoit ſe former ſans la rupture des vaiſſeaux ſanguins ; cependant il paroît vraiſemblable que dans les engorgemens des capillaires artériels, dans les phlegmons, par exemple, lorſque l'inflammation eſt parvenue à ſon plus haut degré, le ſang arrêté & ſtagnant, peut avoir déja acquis dans ſes propres vaiſſeaux, un caractére de pus qui ſe manifeſte plus ſenſiblement, lorſque leur rupture arrive, & que la ſuppuration ſe fait appercevoir.

Le ſang épanché ne devient pas pus.

Le ſang ne ſe change en vrai pus qu'autant qu'il eſt ſoumis à l'action des vaiſſeaux, & celui qui eſt épanché n'eſt pas ſuſceptible de ce chan-

gement. On voit tous les jours des épanchemens de ſang dans la tête, la poitrine, le bas-ventre, la veſſie, la matrice, les interſtices des muſcles, &c. il ne ſe forme pas de pus, à moins que quelque partie voiſine ſuppurée, ne fourniſſe une matiere qui, mêlée avec le ſang, pourroit en impoſer; mais le ſang épanché ſe coagule d'abord, ſe corrompt, & s'il ſéjourne long-tems, il acquiert une pourriture cadavereuſe.

Ainſi lorſque ces épanchemens ſont un peu conſidérables, il faut que la Chirurgie leur donne iſſue le plutôt qu'il ſera poſſible, parce que le ſang dégénere & devient corps étranger; dans les épanchemens au-deſſous du crâne, on pratique le trépan; pour ceux de la poitrine, l'empiéme; pour ceux du bas-ventre, les dilatations convenables; ceux de la veſſie ſe guériſ-

fent par la fonde, ceux des autres parties par des incifions ou opérations différentes felon les cas. Il faut fur-tout remarquer que ces moyens ne doivent être employés, autant qu'il eft poffible, qu'après l'hémorragie arrêtée, ou bien lorfqu'on peut faire la ligature du vaiffeau. Il y a cepandant des cas où il faut paffer outre, lorfque quelque fonction effentielle eft bleffée, ce qui met le bleffé en danger preffant, ainfi que je l'ai remarqué en parlant de l'Empiéme, chapitre II.

Obfervation.

Au dernier fiége de Philifbourg en 1734, les affiégés tiroient à toute volée dans notre camp. Un de leurs boulets atteignit une de nos batteries. Les bois de fa conftruction furent difperfés avec violence, & frapperent les extrémités inférieures d'un foldat. Ces parties devinrent fans vie, fans mouvement,

comme paralytiques, & presque sans gonflement. On n'y remarquoit qu'un peu de lividité sur tout le long du trajet des muscles. Je fis des incisions tout le long des muscles Jumeaux, des Jambiers & des Péroniers ; & je trouvai dans les interstices de ces muscles un sang noir & grumelé que j'ôtai autant qu'il fut possible. Je réunis ensuite ces jambes presque disséquées avec un bandage unissant, & elles furent guéries après une légere suppuration.

Les conséquences qu'on doit tirer de cette observation, c'est que les premiers accidens étoient dépendans de la commotion, mais la lividité dépendoit de l'épanchement, qui à la vérité n'étoit pas considérable. Comme les incisions ont permis de débarrasser la partie du sang épanché sans qu'il ait fait un long séjour, la réunion a été prompte.

Cette méthode prévient beaucoup d'accidens, & même la pourriture qui ſuivroit les grands épanchemens.

Il n'en eſt pas de même lorſque les parties ſont échymoſées; le ſang épanché ſe réſout & ſe diſſipe preſque toujours, ſans produire aucune ſuppuration ; pourvû que l'on ait ſoin de déterminer la réſolution par les ſaignées, les cataplaſmes réſolutifs chaudement appliqués, même par les fomentations un peu ſpiritueuſes. Il ne faut pas trop longtems faire uſage des remédes ſpiritueux, dans la crainte de criſper les vaiſſeaux, & d'empêcher la réſorbtion du ſang. Si on néglige trop les grandes échymoſes, la fluxion, le gonflement, la douleur, la tenſion, enfin la ſuppuration, & les dépôts ſurviennent bientôt.

On peut trouver d'heureux ex-

pédiens pour résoudre les échymoses & les contusions dans la pratique de Lazare Riviere. Cet Auteur conseille l'huile de cire unie avec l'esprit de vin en embrocations sur la partie avec un emplâtre de Cumin par-dessus. Ce reméde est anodin & spiritueux ; il est difficile de l'employer dans les grands Hôpitaux, parce que cette huile est trop chere. Elle est fort adoucissante ; mais l'emplâtre peut produire le prurit, des inflammations éréspélateuses, sur-tout si la composition est ancienne.

J'ai prouvé que le sang épanché ne se convertissoit pas en pus ; la chose est assez connue, tous les Auteurs en conviennent. De-là on peut tirer des conséquences sur la formation du pus.

Accidens qui précedent la suppuration.

La suppuration succéde aux playes ou aux tumeurs. Lorsque les vaisseaux

ſeaux de quelque partie ont été coupés par une cauſe quelleconque, les liquides contenus s'épanchent ; la couleur des liqueurs, du ſang, par exemple, s'efface peu à peu, l'écoulement s'arrête, un gonflement accompagné de chaleur arrive aux lévres de la playe ; le ſentiment devient plus vif, la chaleur augmente, la fiévre ſurvient, la playe ſe ſéche; mais dès que ces ſimptômes diminuent & s'effacent, elle s'humecte peu à peu, & eſt arroſée d'une nouvelle liqueur blanchâtre, qui devient épaiſſe, que l'on appelle pus.

Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de ces différens ſimptômes. Lorſqu'un inſtrument tranchant bleſſe une partie ; comme les vaiſſeaux qui la compoſent, ſont entrelaſſés en tous ſens, les uns ont été coupés, & les autres ont échapés à l'action de l'inſtrument. Les vaiſ-

ſeaux coupés laiſſent couler la liqueur qu'ils contiennent, & elle coule avec d'autant plus de vîteſſe que les vaiſſeaux collatéraux & entiers n'étant plus contrebalancés, ſe gonflent; les vaiſſeaux ainſi vuidés, tombent dans l'affaiſſement; & le ſang ne continue pas à couler, lorſque la circulation ſe rétablit, parce que les vaiſſeaux collatéraux & entiers compriment les orifices des vaiſſeaux coupés, & ne leur permettent que d'exprimer quelque peu de la liqueur qu'ils contiennent. Cette compreſſion de l'extrémité des vaiſſeaux eſt d'autant plus vraie, que par leur ſtructure élaſtique, ils ſe retirent & s'enfoncent dans les chairs, ainſi qu'on le voit ſenſiblement dans les gros vaiſſeaux coupés, qui dès le lendemain ſont déja fort enfoncés, en ſorte qu'il eſt très-difficile d'y porter une ligature.

C'eſt de cette compreſſion que dépendent le gonflement dès vaiſſeaux qui ne peuvent ſe dégorger, la ſuppreſſion des liqueurs, la tumeur, la rougeur, la douleur pulſative des lévres de la playe, enfin la fiévre. C'eſt elle qui conſtitue l'action réciproque des ſolides & des fluides dans la partie bleſſée; en ſorte que les vaiſſeaux diviſés qui ſont ſans action, & qui ſont engorgés, ſont obligés d'obéir à l'action expulſive des vaiſſeaux collatéraux; & l'humeur contenue ne pouvant rétrograder, les battemens redoublés forcent les obſtacles, & enfin la liqueur s'écoule peu à peu, mais ſous une autre forme.

L'état des liqueurs dans les vaiſſeaux rompus, eſt donc bien différent de ce qu'il étoit dans les vaiſſeaux entiers: la liqueur eſt arrêtée, elle ſéjourne, elle n'eſt plus battue

par

par ſes propres vaiſſeaux, la plus grande partie de la ſéroſité s'évapore, & ce qui reſte, devenu d'abord plus épais, agité par l'action des vaiſſeaux voiſins, change de couleur & de conſiſtence. Les autres ſucs de différente nature, & les extrémités des vaiſſeaux coupés, broyés pour ainſi dire, qui tombent en lambeaux, contribuent à la couleur griſâtre, & forment cette liqueur, que l'on appelle pus.

Toutes les différentes liqueurs concourent à le former, & la même choſe ſe paſſe dans les extrémités de leurs vaiſſeaux. Il n'en eſt pas de même dans les extrémités des gros tuyaux coupés; le ſang coule par l'impulſion forte, & la réſiſtence des vaiſſeaux ſains, n'eſt pas capable de la ſurmonter: l'extrémité ne ſe contracte pas, elle ne peut ſe froncer, & il faut alors avoir recours à la

ligature ou à quelqu'autre moyen.
Ce qui ſe paſſe dans les extrémités des gros vaiſſeaux coupés, ne ſe paſſe pas dans les petits, leurs tuniques contractées réſiſtent plus aiſément à l'impulſion des liqueurs, parce que le rapport de la ſurface à la ſolidité de la maſſe comprimée, eſt infiniment moindre dans ces gros vaiſſeaux que dans les tuyaux capillaires.

Ce qui a été dit des playes par inſtrument tranchant, peut s'appliquer aux playes contuſes; car alors quoiqu'il y ait des vaiſeaux froiſſés qui s'engorgent, il y en a d'autres qui reſtent entiers; de façon qu'il arrive à l'extrémité de ces vaiſſeaux, ce que nous avons expoſé. Il en eſt de même des tumeurs dans leſquelles les vaiſſeaux entiers viennent enſuite à ſe rompre, & fourniſſent une collection de pus,

De-là on peut conclure que la ſuppuration ſera d'autant plus abondante dans une partie, qu'il y aura plus de vaiſſeaux briſés, & que l'engorgement ſera un peu conſidérable, ainſi qu'il arrive dans les fortes contuſions, après les brûlures, les playes d'armes à feu, celles qui ſont faites par des cauſtiques, qui ont produit beaucoup de dilacération. Par cette même raiſon, la ſuppuration ſera moins abondante dans les playes par inſtrument tranchant, parce que les vaiſſeaux ſimplement coupés ſe dégorgent, ne fourniſſent enſuite qu'un léger ſuintement, & ſe recollent par une prompte cicatrice, ſi aucun corps étranger ne s'y oppoſe.

La ſuppuration à différens tems.

La ſuppuration parcoure différens états, & elle eſt différente dans ſon commencement, ſon progrès, ſon déclin, & dans le tems où arrive la cicatrice.

Dès que les vaisseaux coupés & froncés commencent à s'ouvrir, les vaisseaux entiers n'étant plus si gênés qu'auparavant; on voit paroître un liquament purulent, d'abord un peu séreux, mais qui ensuite peu à peu prend plus de consistence; le gonflement, la tension & les autres accidens cessent. Cet écoulement subsiste ensuite avec quelques variations selon les circonstances, & il continue jusqu'à ce que la séparation des vaisseaux brisés ait été faite, & jusqu'à ce que leurs orifices s'étant presque recollés, ils ne fournissent presque plus de pus.

Ainsi lorsqu'après quelques jours, ou après un tems plus considérable, la circulation est devenue libre dans les bords de la playe; les vaisseaux rompus, comprimés par les vaisseaux sains, ne permettent plus qu'un écoulement de matiere moins

épaisse. On appelle détersion ce changement qui arrive aux playes; & la matiére ayant été ainsi changée, la nature ne tarde pas à procurer la cicatrice.

Des cicatrices.

Il n'est pas facile d'entrevoir l'ordre que la nature emploie pour parvenir à cette fin, & d'expliquer comment les vaisseaux rompus obtiennent leur réunion. J'ai remarqué que la suppuration dépendoit particuliérement de l'action des vaisseaux sains, c'est par conséquent d'elle que dépend aussi la guérison des playes. Ces vaisseaux différemment contournés & vacillans, pour ainsi dire, au bord des playes & des ulcéres, obéissent à l'impulsion redoublée des liqueurs qui y abordent; de façon qu'ils représentent de toute part des petits points charnus pleins de liqueurs, & sur-tout de sang qui se rencontrant de tout

côté, & même du côté opposé; forment une espéce de couture affermie & solide d'une structure admirable. La mauvaise méthode dans les pansemens trouble souvent les efforts de la nature; car si on panse trop souvent, si on essuie rudement les playes, on déchire les bourgeons charnus, & on rend les cicatrices ennuyeuses & difficiles.

Je n'ai pas dessein de pénétrer les voies qu'emploie la nature pour les procurer, les Auteurs sont trop partagés sur ce point, & la diversité de leur sentiment prouve trop qu'on est obligé d'accorder beaucoup à l'imagination. La façon dont le suc osseux réunit les os fracturés, a fait croire que le suc nourricier épanché au fond des playes, étoit la cause de leur réunion; mais on observe plutôt qu'il est essentiel de ne pas y laisser séjourner les matieres,

parce que ces différens sucs peuvent se dépraver, ou causer des sinus en s'infiltrant dans les tissus cellulaires voisins. Souvent même on n'obtient une cicatrice qu'après avoir cautérisé plusieurs fois avec la pierre infernale les orifices des vaisseaux, & avoir ainsi réprimé leur suintement continuel.

Il ne faut pas trop laisser séjourner le pus.

On ne sçauroit être assez attentif à empêcher le séjour des suppurations, ainsi après les playes d'armes à feu & celles où il y a beaucoup de délâbrement, il faut panser souvent; lorsque dans un abscès le pus n'a pas une issue libre, il faut la procurer par les opérations convenables, & on obtient le récolement des parois. On prendra de même des précautions pour évacuer souvent les matieres âcres & corrosives dont la présence pourroit nuire, & former des sinus.

La ſuppuration une fois établie, peut-être ſuivie de beaucoup d'accidens & de variations. Il eſt eſſentiel d'en obſerver les cauſes, & ce n'eſt qu'ainſi que l'on peut remédier aux inconvéniens qui pourroient arriver, & aider la nature pour parvenir à la fin des longues & fâcheuſes ſuppurations.

Selon la nature des parties bleſſées, la ſuppuration ſe forme plus ou moins lentement, & ſouvent ſelon diverſes circonſtances après être formée, elle ſe ſupprime tout-à-coup. Les parties d'un tiſſu lâche, telles que les tiſſus graiſſeux ; les playes des parties charnues ſuppurent plus aiſément, que celles qui arrivent aux parties tendineuſes, ligamenteuſes, Aponévrotiques ; & toutes celles dans leſquelles il y a moins de vaiſſeaux ſanguins, ou dans leſquelles il ſont plus ſerrés.

Comme les vaiſſeaux de ces dernieres parties ne peuvent pas s'étendre, & ont moins de mouvement, ils agiſſent plus difficilement ſur les liqueurs contenues; de-là la difficulté de la ſuppuration, ces tenſions douloureuſes, ces tiraillemens, ces inflammations, ſouvent même les étranglemens qui précedent l'eſpéce de ſuppuration des parties tendineuſes & autres.

Lorſque les vaiſſeaux rompus ont perdu beaucoup des liqueurs qu'ils contenoient, il ne ſe forme que peu de pus, & les parties ſe recollent aiſément. C'eſt ce qui arrive dans les playes qui ont perdu beaucoup de ſang dans les échymoſes légeres, & dans les playes légerement contuſes, ſur leſquelles on a fait un grand uſage des réſolutifs forts.

La ſuppuration eſt en petite quantité, après les grandes effuſions de ſang.

C'eſt par une raiſon contraire que le pus ne ſe forme pas, ou du moins

Après les grands engorgemens.

ſe forme difficilement dans les engorgemens très-conſidérables. Les vaiſſeaux trop diſtendus ne peuvent nullement agir ſur les liqueurs ; elles s'accumulent de plus en plus dans la partie, éteignent le principe vital ; comme elles ne peuvent circuler, elles ſe dépravent par leur ſtaſe, rompent les vaiſſeaux, & au lieu de ſuppuration louable, elles produiſent la mortification, la gangréne, & la mort de la partie, accidens trop fréquens après les grandes contuſions produites par boulets de canon, éclats de bombe, & même après les grandes brûlures. Dans ce dernier cas, les parties criſpées tout-à-coup par l'action du feu, ſont ch ngées de leur état naturel, reſtent dans une eſpéce d'inaction, & ſuppurent auſſi difficilement.

Après le grand froid peu de ſuppuration.

La gangréne qui ſuit d'un froid extrême, ne ſuppure pas aiſément ;

les vaisseaux sont resserrés, engourdis & sans action, les sucs forment congestion dans la partie, elle perd le commerce avec les parties voisines, & si on n'a soin de la ranimer peu à peu, ou si on le fait trop promptement & non par degré, la mortification augmente, les vaisseaux ne peuvent se rétablir, ni avoir assez de vie pour procurer la chûte des escarres.

Suppression du pus.

Je n'entrerai pas dans le détail des causes capables de déranger, ou de supprimer la suppuration; elles sont à l'infini, & un Chirurgien observateur pourra les entretenir & les éviter. Une des plus fréquentes, & à laquelle on ne sçauroit trop prendre garde, est celle qui dépend des pansemens faits avec des bourdonnets durs & serrés comme des chevilles, introduits jusques dans le fond des playes, & soutenus

par des bandages épais, durs & ſer-
rés. Cette mauvaiſe méthode mal-
heureuſement trop uſitée par beau-
coup de Chirurgiens attachés à une
routine aveugle, produit des obſ-
tacles à la ſuppuration, & ſouvent
la mortification des parties. Par
conſéquent on doit éviter avec ſoin
tout ce qui peut former de fortes
compreſſions ſur les parties bleſſées,
intercepter le cours des liqueurs,
& contondre les extrémités des
vaiſſeaux. C'eſt auſſi des bandages
trop ſerrés que dépendent ſouvent
certains accidens, & la gangréne
qui ſuccédent aux fractures.

Les grandes playes, celles qui
ſuppurent beaucoup, ſont encore
ſujettes à des variations dans l'écou-
lement du pus; & il peut ſe ſuppri-
mer par les panſemens trop éloi-
gnés, par l'uſage des répercuſſifs,
l'expoſition à un air trop froid,

l'ufage des injections mal appropriées, celui des médicamens trop glutineux & deſſicatifs, & le mauvais uſage des choſes non naturelles.

Outre ces différentes précautions, pour entretenir les ſuppurations, quels inconvéniens ne ſuccédent pas ſouvent à leur trop grand écoulement ? les bleſſés épuiſés tombent dans la phthiſie, le maraſme, ils deviennent hydropiques, le ſang eſt dépouillé de ſa partie principale, les ſuppurations deviennent ſéreuſes, fétides ; l'affaiſſement, la fiévre lente ſurvient, & la mort termine ces maux. On voit auſſi des accidens peu attendus, on voit la ſuppuration s'établir difficilement, & la gangréne ſurvenir, lorſque des perſonnes âgées, affectées de quelques vices particuliers, ou uſées de débauches, ſont attaquées des playes même les plus légeres, accidens qui

dépendent à la vérité de cauſe interne.

Corps étranger ſouvent cauſe d'une longue ſuppuration.

Il faut cependant bien diſtinguer les cauſes capables de vicier la ſuppuration, ou de l'entretenir trop long-tems; car ſouvent cela ne dépend pas d'un vice particulier, mais plutôt de la préſence d'un corps étranger qui ſe trouve retenu dans quelques parties voiſines, ou dans le fond de la playe. Les chairs fongueuſes ou élevées en pyramides, qui forment, ce qu'on appelle cul de poule, de ſinus, un écoulement de pus ichoreux, donnent lieu de ſoupçonner un corps étranger. A ces ſignes ſe joignent ſouvent des dépôts, des fuſées ou des tumeurs dans les parties voiſines; il arrive chaleur, douleur, rougeur, l'égout purulent ceſſe, & il ſe forme une ſuppuration qui indique ce corps. Quand il eſt découvert, on en fait

l'extraction différemment ſelon les circonſtances, la ſuppuration devient louable, & alors la playe ſe guérit preſque d'elle-même.

CHAPITRE VII.

Des Playes des Scorbutiques.

POur obtenir une parfaite guériſon des playes, rien n'eſt plus néceſſaire que la bonne diſpoſition des ſolides & des fluides. Ces deux agens doivent y concourir mutuellement; & il faut que la Chirurgie ſoit attentive à réparer les déſordres qui pourroient les déranger.

On ſçait que les ſolides peuvent pécher par trop de rigidité, ou par un trop grand relâchement; & pour que la ſuppuration fourniſſe comme il convient, il eſt néceſſaire que les ſolides tiennent un juſte milieu entre

ces deux excès. Le ſang & les autres humeurs peuvent auſſi avoir trop de conſiſtence ou trop de fluidité, ils peuvent même ſe trouver en trop grande quantité. Ce dernier défaut produit particuliérement des engorgemens, ou eſt capable d'entretenir long-tems les ſuppurations. Si les humeurs ont trop de conſiſtence, elles réſiſteront à l'action organique des vaiſſeaux, ſéjourneront dans les extrémités capillaires, s'écouleront difficilement, & fourniront un pus épais & trop glutineux. Si le ſang eſt trop diſſout, la ſuppuration ſera ſéreuſe, abondante, les globules du ſang s'échaperont par les extrémités des vaiſſeaux diviſés, & donneront leur couleur au pus qui rarement ſera louable. Les chairs qui végéteront, ne feront pas de bonne qualité, elles ſeront rouges, faciles

à déchirer & à répandre du ſang ; les cicatrices qui en réſulteront, ſeront molles, & ſuſceptibles de déchirement par la moindre compreſſion.

De ces différens défauts réſultent une infinité de variations dans le pus. Il ſera trop épais ou trop fluide, d'une odeur douce ou fœtide ; tantôt blanc, tantôt jaune, verdâtre, âcre, irritant, corrofif ; ce qui rendra les bords des playes durs, calleux & renverſés. A ces différentes cauſes, on peut joindre les vices particuliers qui peuvent infecter la maſſe des humeurs, tels que le ſcorbutique, le vénérien, le ſcrophuleux & autres, comme les deux premiers ſont plus fréquens parmi les Militaires, je m'attacherai à expoſer les moyens qui m'ont réuſſi pour les combattre.

Le vice scorbutique s'acquiert souvent par le séjour dans les Hôpitaux.

Les blessures les plus simples peuvent toujours être regardées comme très-graves, dès qu'elles sont compliquées d'un vice scorbutique. Ce vice n'est pas rare dans les armées ; le genre de vie des soldats, leur nourriture grossiere, la malpropreté peut-être, l'air bien-tôt infecté, lorsqu'une armée séjourne long-tems de suite dans un même lieu, sont des causes capables de produire ce vice ou du moins d'y disposer ; mais il arrive aussi souvent que les soldats affligés de blessures considérales, en séjournant pendant un long-tems dans les Hôpitaux, y contractent ce vice, ce qui rend quelquefois leurs blessures incurables. On observe que le scorbut se manifeste & se multiplie plutôt à la fin des campagnes & à l'entrée de l'hyver, par rapport à l'espéce de contagion qui régne dans

les Hôpitaux, si on n'a soin de les renouveller souvent, & d'y maintenir une propreté extrême.

Ce vice formidable se manifeste par un nombre d'accidens. Le sang paroît d'abord épais & grossier, l'haleine devient mauvaise, les gencives gonflées deviennent aisément saignantes, elles s'ulcerent, les dents noircies & gâtées s'ébranlent, la peau est couverte de taches ou de pustules semblables à des morsures de puces. Le fluide qui s'écoule des vaisseaux rompus, est salé, inégal, visqueux, disposé à se corrompre par le moindre séjour; les vaisseaux entiers se trouvent farcis d'une matiere fibreuse, noire; les vaisseaux des bords de la playe sont variqueux, & laissent échapper en se dégorgeant une sanie noirâtre, & de fort mauvaise odeur.

On ne sera donc pas étonné, si le

pus des Scorbutiques eſt cadavéreux, fœtide, ſanguinolent; ſi les liqueurs ſont ſaumurées, pour ainſi dire. Les chairs participent à cette corruption, elles ſont mollaſſes, fongueuſes, gorgées, elles ſe déchirent au moindre attouchement, elles ſont blafardes, & aiſément atteintes de pourriture; les bords de la playe ſont rongés; il ſe forme des fuſées dans l'intérieur, les parties ſe délabrent, un écoulement ſéreux empêche la ſuppuration, & on ne peut obtenir la déterſion de ces ulcéres ni la cicatrice, quoique l'on ſe conduiſe ſuivant la plus ſaine pratique dans les panſemens.

C'eſt alors qu'il faut tout mettre en uſage pour combattre ce vice, & on ne vient ſouvent à bout de le dompter qu'après un tems fort long, en preſcrivant un régime & une façon de vivre oppoſée à la premiere.

Les personnes qui pratiquent les mers, sçavent les conséquences de cette maladie; ils ne trouvent de meilleur spécifique que l'air de la terre; & si, étant engagés dans un voyage de long cours, ils ne peuvent mettre à bord, leur sépulture se trouve dans la mer. C'est encore souvent en changeant d'air que l'on guérit ceux qui ont gagné le scorbut par une longue habitation dans des lieux aquatiques, ou par un long séjour dans les prisons. J'ai vû des Militaires qui, y ayant été longtems retenus, ont été blessés peu après leur élargissement; l'altération des liqueurs par un principe scorbutique s'est manifestée après la blessure, & ils ont péri sans ressource par la violence des accidens. Les alimens de bon suc soulagent beaucoup, & même guérissent souvent le scorbut qui a pour cause l'indi-

gence, & l'uſage des alimens mauvais.

Les moyens dont je viens de parler, ne ſont pas ſuffiſans pour guérir cette maladie, ſi les ſimptômes ſont parvenus à un certain point; cependant quoique fâcheux, ils ne ſont pas toujours ſans eſpérance. Je vais preſcrire les remédes dont j'ai tiré de très-grands avantages; & je les communique particuliérement en faveur des jeunes Chirurgiens.

Bouillon anti-ſcorbutique.

Le régime eſt très-eſſentiel pour guérir les ſcorbutiques; & on peut rendre les alimens anti-ſcorbutiques ſelon les différens cas; par exemple, les bouillons: Prenez de la rouelle de bœuf & de mouton, de chacune une livre; trente ou quarante grenouilles écorchées, quand on peut en trouver, feuilles de creſſon, cochlearia, Beccabunga, chélidoine, de chacune une groſſe poignée;

gruau d'avoine mis dans un nouet deux onces; cloportes en poudre demi-once, racine de raifort ſauvage coupée par tranches, trois onces; le tout ſera mis dans un pot de fer, ou de terre verniſſée avec une ſuffiſante quantité d'eau. Le pot ſera bien luté avec de la pâte, & on fera le bouillon au bain-marie, ou ſur les cendres chaudes. Les bouillons paſſés & exprimés ſeront pris à la quantité & aux heures ordinaires, & on en continuera l'uſage autant qu'on le jugera à propos. Si les bleſſés ſcorbutiques n'ont pas beſoin de forte nourriture, on pourra ne mettre dans les bouillons d'autres viandes, que le poulet & les grenouilles.

L'affection ſcorbutique eſt ordinairement accompagnée d'altération; pour lors on preſcrit une ptiſane légere, ou on met en uſage la

Boiſſon anti-ſcorbutique.

boiſſon ſuivante : Prenez crême de tartre une once, feuilles de chélidoine, cochlearia, chicorée ſauvage, de chacune une poignée ; un bâton de régliſſe éffilé, & une demi-once de coriandre que vous ferez bouillir dans ſix pintes d'eau juſqu'à la réduction à quatre : les bleſſés boiront de cette décoction après qu'elle ſera paſſée. On en continuera long-tems l'uſage, & on peut boire de tems en tems quelques cueillerées de vin du Rhin.

Electuaire anti-ſcorbutique.

Outre ces différentes boiſſons, il faut encore preſcrire l'électuaire ſuivant : Prenez feuilles de creſſon, de cochlearia, de bécabunga, racine de raifort ſauvage, de chacune une once & demie. Pilez le tout, réduiſez-le en pulpe, & le paſſez par le tamis de crin avec une ſpatule de bois. Vous y ajouterez enſuite extrait de Geniévre, Quinquina en poudre

poudre fine, de chacun une once; Rhubarbe en poudre six gros, essence de gérofle, une dragme. Mêlez le tout exactement. Les blessés en prendront quatre à six prises par jour, avec les remédes prescrits ci-dessus; & après un long usage de ces remédes, quand la maladie diminuera, on fera prendre les eaux Minérales ferrugineuses.

Les scorbutiques doivent prendre de fortes doses de cet électuaire, qui est un vrai spécifique pour cette maladie; parce que, si elles sont fortes, elles effaceront promptement les impressions de ce vice; & quand la guérison sera avancée ou confirmée, on prescrira les doses plus petites & plus éloignées. Il faut prendre un petit bouillon après chaque prise. Pour prévenir la récidive, on fera usage de l'électuaire trois ou quatre fois par an,

pendant huit ou dix jours.

Vin anti-ſcorbutique.

A l'uſage de l'électuaire dont je viens de parler, il faut joindre celui du vin Anti-ſcorbutique: Prenez feuilles de Creſſon, de Cochlearia, de Becabunga, de Roquettte, de chacune une groſſe poignée, racines & feuilles de Chélidoine, racines de Raifort ſauvage, de chacune trois onces; Bayes de Geniévre, deux onces; graine de Moutarde, Cloportes, de chaque une once, Coriandre, deux gros; Quinquina, Rhubarbe, écorce d'Oranges améres, de chacune deux onces. Les feuilles & les racines feront pilées, les bayes, les graines & autres drogues, feront réduites en poudre groſſiere. On mettra enſuite le tout enſemble dans un pot verniſſé ou cruche de grais, avec deux citrons piqués de clous de géroſle, & ſix pintes de vin de Bourgogne, du

Rhin, ou autre vin vieux, & bon. Le vaiſſeau luté avec de la pâte ſera mis ſur les cendres chaudes, ou expoſé à l'ardeur du ſoleil, ſi le tems le permet, pendant quatre à ſix jours ſelon la chaleur. Après ce tems, on paſſe la liqueur que l'on gardera pour le beſoin, & dont on fera prendre deux cueillerées pardeſſus chaque bouillon anti-ſcorbutique, après chaque priſe de l'électuaire.

Par l'uſage de ces différens remédes, que l'on peut varier à l'infini ſelon les cas, l'humeur eſt émouſſée, les ſimptômes diminuent, les fonctions naturelles ſe rétabliſſent, le ſang purifié circule aiſément dans toutes les parties, elles reprennent leur élaſticité, & les parties ainſi rétablies, on obtient aiſément la cicatrice. On peut en général les regarder comme ſpécifiques,

& je puis aſſurer qu'ils m'ont ſouvent réuſſi.

Nourriture des ſcorbutiques.

Lorſque les ſcorbutiques pourront prendre quelque nourriture, ils commenceront par quelque aliment blanc, comme œufs frais, volaille; enſuite ils paſſeront aux bouillies faites avec le gruau d'avoine, ou ſa farine & le lait; on peut même le prendre ſeul pour toute nourriture, & le continuer long-tems, ſans abandonner entiérement les remédes anti-ſcorbutiques. Les bouillies faites avec le gruau d'avoine & le lait, ſont préférables aux autres alimens; elles adouciſſent les humeurs, & le ſang purifié devient doux, balſamique, & reprend ſes premieres qualités.

Je conſeille de plus aux ſcorbutiques, ſi les circonſtances le permettent, & à tous autant qu'il ſera poſſible, de têter le matin & le ſoir

une chévre, obſervant ſur-tout le tems où la digeſtion eſt faite. Après qu'ils auront têté la chévre quinze jours ou trois ſemaines, il faut la tuer & la faire enterrer ſans l'écorcher, en prendre enſuite une autre, & continuer cet uſage juſqu'à parfaite guériſon. Quand on ne veut pas faire les frais d'une chévre, on peut ſe contenter de ſon lait.

On pourra peut-être regarder comme ſuperſtitieux ou comme imaginaire, de faire tuer la chévre qui a été têtée; mais des raiſons particulieres m'engagent à penſer de la ſorte. La ſalive communique promptement & aiſément les vices dont elle eſt empreinte, ainſi qu'on peut s'en convaincre par les nourriſſons qui communiquent à leurs nourrices la vérole, le ſcorbut, ou autre maladie; & réciproquement par les nourrices qui tranſmettent à

leurs nourriſſons les maladies dont elles ſont attaquées. Par cette même raiſon, un malade ſcorbutique communiquera ſa maladie à la chévre, qui peut par la ſuite la tranſmettre à ceux qui feroient uſage de ſon lait ou de ſa viande : La précaution que j'ai conſeillée peut être ſalutaire pour le malade, & fort utile pour la ſociété.

CHAPITRE VIII.

Des playes des vérolés.

LEs playes compliquées du vice vénérien, ſont pour l'ordinaire embarraſſantes, & différens accidens propres à ces vices ſe manifeſtent pendant leur traitement. Le virus vénérien ſe communique à tous les fluides du corps, il ſe porte aux vaiſſeaux les plus reculés, à ceux du périoſte & des os ; & s'il

y trouve quelques obſtacles, il ne tarde pas à y produire des engorgemens, des tumeurs de différente eſpéce & autres maladies. La ſuppuration des bleſſés affectés de la vérole, commence de même que celle de ceux qui ne l'ont pas, & dont le corps n'eſt empreint d'aucun vice; mais ſouvent leurs playes ne ſe terminent pas de même, & le vice qui ſemble ne pas exiſter, ou du moins être aſſoupi, ſe fait tout-à-coup appercevoir avec des ſimptômes dangereux.

Différence des ſuppurations des vérolés.

Cette ſorte de ſuppuration n'eſt pas uniforme; tantôt elle continue à être la même juſqu'à la fin des playes, & permet d'obtenir une bonne & ſolide cicatrice; tantôt elle diminue, & les playes ſe deſſéchent ſans cependant ſe cicatriſer, parce que les vaiſſeaux fourniſſent continuellement un peu de matiere

séreuse, les bords deviennent durs & calleux, & on obtient difficilement la cicatrice; souvent enfin le virus venant à se développer, l'impression se communique rapidement à toute la playe, les chairs deviennent blafardes, la suppuration ichoreuse & verdâtre, exhale une odeur insupportable, les simptômes de la vérole se manifestent à toute l'habitude du corps des douleurs sourdes surviennent, les blessés sont atteints de la fiévre, ils y succombent promptement, ou s'ils y résistent, ils tombent dans un marasme dont ils échapent difficilement. La fiévre qui survient produit différens effets; dans les premiers tems en augmentant l'oscillation & l'engorgement des vaisseaux, elle produit une suppuration plus abondante; mais dans la suite lorsque l'engorgement est considérable, & que la

fiévre persiste dans sa vigueur, la suppuration souvent se supprime tout-à-coup, la playe se desséche, & la pourriture y survient

La suppuration se forme souvent dans les sujets vérolés sans le concours d'une cause externe; la limphe infectée elle-même, croupit dans ses propres vaisseaux, s'y engorge à la moindre occasion; elle comprime par cet engorgement les vaisseaux sanguins voisins, qui réciproquement se gonflent, donnent lieu à une suppuration imparfaite qui se manifeste long-tems avant que le vrai pus soit parfaitement formé. Ce pus se forme avec lenteur & imparfaitement, parce que les humeurs limphatiques & autres, devenues visqueuses par l'effet du vice, résistent trop long-tems & éludent l'action des vaisseaux. Ces suppurations sont d'autant plus lentes que

Suppuration de cause interne.

les parties ſont plus ſolides & ont moins d'action, ainſi qu'on l'obſerve, lorſque l'engorgement eſt dans le périoſte & dans les os ; elles s'y établiſſent difficilement, & par leur durée opiniâtre carient les os ; les bords des playes ſont durs & calleux, & la ſuppuration teint de noir les compreſſes. Mais ſoit qu'il y ait carie ou non, ſouvent les chairs ſont fongueuſes & molaſſes, les mammelons charnus éloignés les uns des autres, ne peuvent s'allonger, ni former une bonne & ſolide cicatrice.

Il eſt d'abord difficile de diſtinguer les playes des vérolés.

Les playes des vérolés produites par coup de feu ou autre inſtrument, avec fracas ou ſans fracas, peuvent en impoſer dans les premiers tems ; car dans le commencement, les ſuppurations ſont faciles & louables ; on ſe flatte d'obtenir une guériſon prochaine ; mais tout-à-coup cette eſpérance s'évanouit,

& on voit éclore un vice que l'on osoit à peine soupçonner. La playe change tout-à-coup de face, les chairs deviennent blafardes, & une espéce de gangrène qui s'en empare, change absolument la nature de la suppuration.

L'espéce de pourriture qui accompagne les playes des vérolés, est d'autant plus fâcheuse, que le vice vénérien est une hydre capable d'embarrasser le Chirurgien le plus éclairé ; d'ailleurs les blessés, pour l'ordinaire peu sinceres, ne conviennent que difficilement de le cause de ce dérangement. Pour le guérir, il faut procurer la chûte des chairs flétries, changer la nature du pus qui est sale, puant, saigneux, enfin ramener la playe à son état naturel. Il est rare qu'on obtienne cette heureuse terminaison, sans employer les anti-vénériens ; on

eſt cependant quelquefois aſſez heureux pour y parvenir ſans cette précaution; mais ces cas ſont rares, & la guériſon n'eſt pas ſi facile.

Différentes circonſtances peuvent contribuer à développer les effets du vice vénérien; & ſelon la nature de l'inſtrument qui a bleſſé, s'il eſt pointu, tranchant, contondant; ſelon même la texture des parties bleſſées, ces effets ſe manifeſteront avec plus ou moins de violence.

Les effets du vice vénérien ne ſe manifeſtent pas ſeulement dans les playes; ſouvent les fiévres opiniâtres en ſont les produits; & nous avons une infinité d'obſervations de perſonnes de tout âge, dont la plûpart avoient vêcu en parfaite ſanté, ſans aucune attaque de goutte, rhumatiſmes, & autres maladies, qui ont été attaquées de ces ſortes de fiévres, leſquelles n'ont cédé

qu'aux remédes anti-vénériens.

Cependant des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe y ont été ſurpriſes, les unes après des bleſſures, les autres après des chûtes violentes; & il a été d'autant plus difficile de combattre leur maladie, que la certitude de la vie réglée qu'elles menoient depuis un aſſez long-tems, ne permettoit pas de ſoupçonner un vice qui commençoit à ſe développer, & que cet état équivoque éludoit le parti convenable pour combattre leurs ſouffrances ou les terminer. Une délicateſſe mal fondée de la part des bleſſés, a ſouvent cauſé un grand retardement dans leur guériſon; & la crainte ſeule de la mort, a été capable de produire un aveu ſincere. Un Chirurgien eſt embarraſſé dans ces cas, retenu par le reſpect humain; il ne lui eſt ſouvent pas permis de prendre le parti convenable.

Une ſeule obſervation ſuffira pour engager les jeunes Chirurgiens à être ſur leurs gardes, lorſqu'ils ſeront chargés du traitement de certaines playes ; ſur-tout de celles qui promettant un heureux ſuccès dès leur commencement, deviennent enſuite difficiles à traiter, biſarres, ennuyeuſes, & accompagnées d'accidens fâcheux qui ſe ſuccédent, & ne ſe démontrent qu'avec plus ou moins d'opiniâtreté. De cette eſpéce eſt l'obſervation ſuivante, de laquelle j'ai tiré beaucoup de fruit, à l'avantage d'un grand nombre de bleſſés.

Obſervation ſinguliere d'un bleſſé vérolé par accident.

En 1736, étant en garniſon à Sedan ſur Meuſe, un particulier des environs, Boulanger de profeſſion, ayant pluſieurs chevaux égarés, marcha toute la nuit pour en faire la recherche. Vers la pointe du jour, traverſant un bois taillis, ré-

cemment coupé au niveau de terre, le cheval ſur lequel il étoit monté, ayant bronché ſur une des ſouches, s'abbatit, & le renverſa. Par cette chûte, ſa tête fut portée ſur un de ces bois coupé en ſifflet avec tant de violence, qu'il lui enleva les tégumens d'une partie du coronal, du pariétal droit, & de toute la partie ſupérieure du muſcle crotaphite. Le bleſſé reſta ſur la place pendant quelques heures ſans connoiſſance ; mais heureuſement des paſſans le trouverent & lui donnerent du ſecours. Il fut porté chez lui, & panſé pendant plus de trois mois par un bon Chirurgien du lieu, ſans que par aucun moyen il eût pû guérir cette playe.

Le bleſſé ennuyé du retardement de ſa guériſon, fut conſeillé de ſe rendre à Sedan pour ſe mettre entre mes mains. Il me pria de le voir,

& de le prendre à ma charge jusqu'à parfaite guérison ; j'y consentis. Après le premier pansement, je lui promis de le guérir promptement, croyant à la premiere inspection que son Chirurgien avoit manqué de méthode dans les pansemens ; mais je me trompai en le flattant ainsi, & j'eus lieu de me repentir d'avoir trop promis, puisque je fus plus de trois mois à guérir cette playe, qui devint, pour ainsi dire, féroce, orageuse, & presque insurmontable.

Je me retournai de toutes les façons, & qu'elle que bonne méthode que j'aye pû employer, la playe se rendoit de plus en plus rebelle. Un jour il parut un champignon gros comme le poing, je le retranchai jusqu'à sa base, le lendemain il reparut plus considérable, & chaque jour il falloit recommencer la même

opération, pour retrancher cette maſſe fongueuſe, qui tantôt paroiſſoit de la nature des polypes, tantôt reſſembloit à des chairs ſanguinolentes. Les bords de la playe étoient garnis de gros vaiſſeaux noirs & variqueux, ſemblables à ceux qui entourent les cancers. La baſe de cette playe étoit ſur le muſcle crotaphite.

Dans cette cure auſſi biſarre qu'extraordinaire, je crus devoir me défier de moi-même; je regardois mes lumieres comme inſuffiſantes pour réuſſir, & j'empruntois toutes ſortes de ſecours pour obtenir au moins une cure palliative. Pendant cet intervalle, quinze ou ſeize Régimens paſſerent par Sedan; je priai mes Confreres de voir ce bleſſé & de m'en dire leurs ſentimens. J'ai recueilli leurs conſeils; ils me propoſérent chacun des

moyens pour réussir; tous ont été mis inutilement en pratique, & n'ont procuré aucun soulagement. Enfin, s'il eût été possible, j'aurois conduit ce blessé à Paris pour chercher des conseils plus salutaires, & des instructions pour sa guérison.

Tous les Chirurgiens qui l'ont vû, ont renouvellé les recherches que j'avois déja faites plusieurs fois sur sa conduite. Cet homme a assuré n'être jamais sorti de son village, & n'avoir jamais habité avec d'autres femmes que la sienne, avec laquelle il avoit été élevé dès l'enfance. On étendit plus loin les recherches; on s'informa quelle avoit été la vie des peres & meres, même celle des ayeux, & on assura qu'ils n'avoient jamais sorti du lieu, que les meres n'avoient jamais allaités de nourrissons suspects. Toutes ces dépositions paroissoient exclure un

principe vérolique comme la ſource de tous les accidens ; & je crus alors devoir ſoupçonner un vice ſcorbutique. Quoique l'examen des gencives ni autres ſimptômes n'en donnaſſent aucun témoignage, ce bleſſé fut mis à l'uſage des anti-ſcorbutiques qui furent continués pendant long-tems. Tout fut infructueux ; enfin laſſé du peu de ſuccès de tant de remedes, voyant que le relâchement répété des chairs fongueuſes ne ſervoit à rien, & l'état d'épuiſement où étoit ce bleſſé, qui étoit menacé d'une mort prochaine par des mouvemens convulſifs, je me déterminai enfin à prendre un autre parti.

Je pris la réſolution de tenter l'uſage du mercure, en commençant par petites doſes, ſans autres préparations. La premiere friction fut faite avec deux gros d'onguent,

à parties égales de mercure & de graiſſe ; je commençai par les pieds & par les jambes, & de trois jours en trois jours, je continuai à la même doſe, en montant ſucceſſivement de partie en partie, des cuiſſes aux aînes, aux feſſes, à l'épine, &c. Mais ma ſurpriſe fut agréable, puiſque par l'uſage du Mercure, la playe devint affaiſſée & flétrie, les mammelons charnus ont reparu, & cette playe ſi rebelle, s'eſt cicatriſée peu de tems après. Malgré ce ſuccès, je fis encore continuer des frictions éloignées, & j'ai été dans l'obligation de tenir cette conduite par rapport à l'accablement, & à la foibleſſe dans leſquels ſe trouvoit ce bleſſé. Peu après il s'en retourna chez lui parfaitement guéri, & je l'ai vû quelques années après jouiſſant d'une parfaite ſanté.

On ne peut qu'être ſurpris après

une telle obſervation, & deſirer de connoître la cauſe de ces ſimptômes. Tout ſembloit exclure le vice vénérien, & par cette raiſon le traitement de la maladie devenoit d'autant plus embarraſſant. Cependant le ſuccès des frictions mercurielles a été trop manifeſte, pour que la cauſe n'ait pas été vénérienne; ce vice pouvant quelquefois être communiqué depuis longtems ſans qu'on l'apperçoive, ou qu'il ſe manifeſte.

Il faut convenir que les recherches que l'on fait ſouvent peuvent en impoſer; on ne trouve que des aveux peu ſinceres, ſur-tout de la part des femmes, dont on bleſſe ſouvent la délicateſſe affectée. Ces confeſſions fauſſes m'ont engagé à paſſer plus loin; & en traitant les bleſſures des Militaires, je me ſuis attaché d'abord à établir les ſuppu-

rations ; lorſque la guériſon devenoit rebelle, j'ai adminiſtré de petites frictions éloignées, ou même j'ai panſé les playes avec l'onguent mercuriel. J'oſe avancer que j'ai tiré un grand avantage de cette méthode pour la guériſon des bleſſés. Ce remede eſt puiſſant quand on ſçait l'employer ſagement, & je ſuis témoin de beaucoup de guériſons opérées par ſon ſecours. Il a auſſi ſes inconvéniens, lorſqu'on en fait un mauvais uſage.

Il n'y a cependant aucun inconvénient à l'employer avec prudence & de loin en loin. Les globules de Mercure diviſés à l'infini, paſſent & repaſſent dans le ſang, il eſt vrai que cela exige un long ſéjour ; mais le ſang ainſi diviſé, on a la ſatisfaction de vaincre l'obſtacle, & de détruire un vice qui, ſemblable à un autre Prothée, ſe manifeſte ſous

différentes formes. Nous ne ſçaurions faire trop d'uſage des inſtructions des Anciens ſur l'uſage du Mercure ; & peut-être guériroit-on beaucoup de bleſſés, ſi on en faiſoit uſage ſans procurer la ſalivation.

On doit au hazard la découverte de l'efficacité du Mercure, ainſi que de beaucoup de médicamens. On voit dans les Mémoires des Médecins Arabes que le Mercure convenoit pour la guériſon des ulcéres les plus opiniâtres & les plus invétérées, ce qui donna lieu à Jean Carpy, Profeſſeur en Chirurgie à Bologne en Italie, de s'en ſervir dans la cure de quelques ulcéres véroliques. La ſalivation ou ptyaliſme ſuivit par accident, & guérit l'ulcére & la maladie qui l'avoit cauſé. Il adopta cette méthode pour guérir la vérole ; y réuſſit, & par ce moyen il fit une très-ample fortune.

L'uſage du Mercure eſt dû au hazard.

tune,

Vérole compliquée d'épilepsie guérie par le Mercure.

Ce remède par son efficacité, ne se borne pas à l'évacuation du levain vérolique, puisqu'un vérolé, épileptique depuis plus de quarante ans, fut guéri par la salivation de l'un & de l'autre mal. Carpy a guéri des goutteux attaqués de la vérole, ainsi que des asthmes humides invétérés, & d'autres maladies.

Le Mercure procure la salivation, soit pris intérieurement, ou appliqué extérieurement en onguent, emplâtres en parfums ou en ceintures. On employe ce dernier moyen en Allemagne & ailleurs pour la guérison de la galle. La chymie propose différentes préparations de Mercure pour prendre intérieurement, comme Mercure doux, précipités rouge, blanc, verd, corallin; turbith minéral, panacée, &c. les uns & les autres pris à petite dose, donnent la salivation;

mais

mais leur uſage eſt pernicieux, parce qu'ils ſont corroſifs & funeſtes à l'eſtomach, particuliérement le précipité verd.

Depuis Jean Carpy juſqu'à notre ſiécle, on employoit le Mercure en aſſez grandes doſes, les ſalivations étoient extrêmes, les fontes conſidérables, les vérolés tomboient dans la conſomption & la phtyſie, ils ne pouvoient ſe réparer, & périſſoient; ou bien les cures étoient palliatives & les mettoient dans la néceſſité de courir de nouveau les dangers de la ſalivation. Aujourd'hui on eſt plus circonſpect ſur l'uſage de ce reméde, on l'emploie à petite doſe & éloignée; on continue long-tems les frictions, on procure une ſalivation douce, peu incommode, & les malades ne ſont point expoſés aux accidens du reméde. On voit même des cures

certaines ſans ſalivation.

Malgré la ſageſſe & l'efficacité de cette méthode, on n'obtient quelquefois qu'une cure palliative; mais c'eſt peut-être pour avoir péché dans les préparations qui doivent précéder l'adminiſtration du remède. Les bains tiennent le premier lieu dans les prépartions; & pris en nombre, ils frayent le chemin au Mercure. Pour obtenir une cure efficace, je me ſuis trouvé dans l'obligation de faire baigner quarante fois un vérolé, ſans cette précaution je n'aurois pas réuſſi.

On ne doit pas être ſurpris, s'il arrive ſouvent, que les cures ſoient ſimplement palliatives dans les Hôpitaux où l'on traite beaucoup de vérolés, ce défaut du traitement dépend ſouvent du peu de continence de ceux que l'on traite, de ce qu'on ſe ſert peu ou point de bains;

ou de ce que les frictions ſont données à trop fortes doſes. Il y a des endroits où au lieu de bains, on ſe contente d'expoſer le malade à la vapeur de l'eau échauffée avec des cailloux rougis; mais les bains ſont préférables, ce ſont des moyens ſalutaires capables de prévenir les orages qui pourroient arriver pendant le traitement.

Ce feroit une très-mauvaiſe pratique, que d'employer les préparations de mercure au lieu des frictions. L'eſtomach ſouffre par les irritations qu'elles cauſent, les ſalivations ſont extrêmes, les glandes & les canaux ſalivaires ſont corrodés au point qu'on ne peut parvenir à les cicatriſer; des brides qui ſurviennent, empêchent les mouvemens des mâchoires, la voix eſt changée, & les dents ſont ébranlées, noircies, & tombent. Pour réparer

ces accidens, il faut refaire le malade avec des alimens farineux & incraſſans, le lait convient beaucoup. On arrête l'ulcération des canaux excréteurs en paſſant fréquemment la pierre infernale, ou le collyre de Lancfranc, & on preſcrit des gargariſmes déterſifs. Pour ce qui eſt des brides, on les détruit avec le biſtouri; je préfére cependant pour cela l'éponge préparée que j'introduis entre les mâchoires, & je la groſſis juſqu'à ce que les brides ſoient aſſez allongées pour ne pas gêner les mouvemens de la bouche.

Les fumigations avec le cinnabre & autres, ne ſont peut-être pas ſi dangereuſes; mais pour le moins elles ſont auſſi incertaines. Ainſi de toutes les méthodes la plus avantageuſe, eſt celle qui emploie les frictions éloignées, j'en ai fait voir les avantages; par leur moyen &

par les frictions locales, j'ai guéri des exostoses qui avoient résisté aux salivations abondantes. Cette méthode est longue à la vérité, mais elle est sans inconvénient & sûre, pourvû que l'on fasse précéder beaucoup de bains. Il faut pousser quelquefois les frictions jusqu'à vingt ou trente & même plus; elles ne produisent pas un effet aussi sensible & aussi prompt aux personnes grasses, mais il faut aller doucement, afin que le reméde ait le tems de parcourir & de pénétrer les vaisseaux les plus petits.

Observation sur un chancre vénérien à la lévre inférieure.

En 1740 je fus consulté par un homme de considération, sur un chancre ulcéré ou *noli me tangere*, qu'il portoit à la lévre inférieure depuis long-tems. L'aspect en étoit hideux, & la grosseur considérable; cette masse étoit puante & cadavéreuse, son cercle étoit formé par des

vaiſſeaux noirs & variqueux, il en ſortoit un pus ſanieux & fœtide.

Différens Chirurgiens de réputation l'avoient vû, rien ne pouvoit empêcher le progrès de la maladie, les remédes les plus doux ne faiſoient que l'irriter, & le mal devenoit plus féroce. L'extirpation paroiſſoit être l'unique reſſource; mais ſon ſuccès n'eſt certain qu'autant que le vice eſt local; & la maladie recommence avec plus de force, lorſqu'elle a pour cauſe un vice particulier qui n'a pas été détruit avant l'opération par les remédes indiqués. Je fis ces repréſentations au malade avant que de rien décider, & le priai de me faire un aveu ſincere de ſa vie paſſée, ce qui étoit d'une très-grande conſéquence pour le traitement.

Ce malade me dit qu'il n'avoit aucun reproche à ſe faire; cepen-

dant après plusieurs questions, il m'avoua qu'étant dans une de ses terres, il avoit eu quelque intrigue avec une jeune paysane qui étoit saine, disoit-il, qui n'étoit jamais sorti de son pays; & que par un excès de tendresse, sa passion alla au point de lui baiser les parties naturelles. Peu après que ses lévres eurent fait un pareil attouchement, il sentit un petit point douloureux à la lévre inférieure, auquel succéda ensuite un petit bouton, d'abord noir & de la forme d'une lentille, qui fit ensuite des progrès accompagnés de douleurs vives.

Je ne desirai point en sçavoir davantage, je tirai de-là mes conséquences, & j'ai conclu que ce chancre n'étoit entretenu que par un principe vérolique. Après avoir préparé le malade par la saignée, la purgation & beaucoup de bains,

j'ai attaqué le mal par les remédes anti-vénériens ; enſuite la maſſe a été amputée, & le malade peu après guérit radicalement. J'ai vû périr pluſieurs bleſſés pour n'avoir pas voulu tenir une ſemblable conduite.

Ce fait doit paroître d'autant plus ſingulier, que rien ne s'eſt manifeſté aux parties génitales de l'un & de l'autre, quoiqu'ils euſſent vêcu long-tems enſemble. Il n'en a pas été de même des lévres, après un ſimple attouchement. Ces organes continuellement arroſés de la ſalive qui coule dans la bouche par un nombre infini de canaux extérieurs, contractent aiſément un vice, ſi la ſalive dont ils ſont imbus, eſt empreinte de quelques particules malignes ; ainſi on peut tranſmettre le vice vérolique par de ſimples baiſers, & les riſques ſeront

encore plus grands, si les baisers sont lascifs. Si ces attouchemens sont capables de produire des chancres & des boutons, la même chose peut arriver lorsqu'on boit dans un vase dont quelqu'un de suspect s'est servi; j'ai vû des pays où l'on est en usage de boire dans le même vase, & presque tous les habitans sont scorbutiques. Ces voies sont d'autant plus propres à communiquer un vice, qu'ordinairement beaucoup de personnes portent la langue sur les lévres, laquelle humectée, transmet aïsément le vice particulier dont le corps est affecté.

C'est souvent à cette source simple & pure en apparence, qu'il faut remonter pour découvrir la cause de beaucoup de maladies qui embarrassent l'homme de l'art, le plus intelligent; c'est de-là que dépendent souvent les douleurs nocturnes, les

ulcéres de la bouche, les gencives gorgées, & autres accidens. Voici un fait qui le prouve.

Observation sur un chancre du fond de la bouche causé par un baiser.

Un homme indiscret & sans réserve, portoit à la verge un chancre malin ; il rencontra la domestique de la maison qui balayoit les escaliers, il la surprit par derriere, & lui saisissant le col avec force, la baisa, & lui porta la langue jusqu'au fond de la bouche.

Cette fille cracha d'abord beaucoup ; mais malgré cette précaution, il lui survint un chancre vérolique au fond de la bouche, qui fit des progrès insurmontables. Elle fut traitée, & ceux qui en prenoient soin, lui administrerent des frictions trop fortes, qui exciterent une salivation qu'elle n'a pû supporter. Elle mourut.

Observation sur un chancre au

L'observation suivante prouve comment le virus vénérien peut se

communiquer par le toucher. Des Cavaliers ſortant de table, après un repas de récréation, & un peu trop pleins de nourriture, rencontrerent dans leur chemin de fauſſes veſtales. Le vin anima ces Cavaliers, ils prirent des libertés avec ces filles attaquées de virus; tout ſe borna à des jeux de main, après leſquels les filles s'éclipſerent. L'un des Cavaliers ſans réfléchir à ce qui venoit de ſe paſſer, prit une priſe de tabac avec ſes doigts qui avoient été introduits dans les parties naturelles d'une de ces créatures. Peu de tems après il lui ſurvint au nez un bouton, qui par la ſuite eſt devenu chancreux, & lui a rongé en partie les aîles du nez. Ce Cavalier en me conſultant, m'aſſura n'avoir aucun reproche à ſe faire; cependant après un long examen, il ſe rappella l'avanture. Je conclus de-là que cette

nez cauſé par un attouchement.

fille étoit infectée de la vérole, & que la matiere issue de quelque chancre qu'elle portoit, ou l'humidité de cette partie étoit la cause de la tumeur du nez. Le malade fut traité par les frictions & a guéri.

Il ne faut pas toujours attribuer à un vice particulier la guérison lente, & que l'on obtient difficilement des Militaires blessés; il faut être clair-voyant pour établir un prognostique certain, & démêler les causes de ce retardement. Beaucoup de gens pensent que, si après les siéges & les batailles, les blessés guérissent difficilement, cela dépend de leur vie déréglée & d'un vice particulier. Ce préjugé est souvent faux. Un Pere Jésuite s'étant rendu à l'Abbaye de Saint Martin de Tournay, qui servoit d'Hôpital, lors du siége de la citadelle de cette place en 1745, me

disoit un jour que le dépériſſement des bleſſés dépendoit de leur vie débauchée, & de ce que les liqueurs étant viciées, les ſecours de la Chirurgie leur devenoient inutiles. Il s'en faut de beaucoup que ç'en ſoit là l'unique cauſe, car ſi une playe eſt compliquée de quelque virus, on peut le combattre par les remédes qui lui ſont propres; mais il faut remonter plus loin, & convenir que les bleſſés ſuccombent ſouvent, parce qu'ils ſont abbatus par des fatigues exceſſives, par le défaut des bonnes nourritures, par le mauvais air des Hôpitaux, par l'excès de chaud & de froid auxquels ils ſont expoſés, enfin par d'autres cauſes qu'il ſeroit trop long de détailler.

CHAPITRE IX.

De l'usage des Purgatifs pour les blessés.

LE tems de placer les purgatifs pendant le traitement des playes, mérite toute l'attention du Chirurgien. De leur usage suivent souvent des conséquences fâcheuses ; il faut cependant observer ce qui a été dit, car si dans les premiers instans l'estomach étoit plein, il ne faudroit pas hésiter de l'évacuer par un vomitif, dans la crainte que la digestion ne se puisse pas faire, & que les alimens ne se dépravent dans les premieres voies.

Les purgatifs les plus doux donnés à contre-tems, peuvent avoir des suites fâcheuses. Le moindre cours de ventre met souvent un

Chirurgien en allarmes, par la crainte où il eſt de voir déranger les ſuppurations; & les purgatifs ſont capables de produire cet effet par les ſecouſſes & les irritations qu'ils peuvent procurer, ce qui peut jetter les bleſſés dans l'accablement, & ſupprimer abſolument la ſuppuration.

On ſe fait ſouvent une régle trop générale de recourir aux purgatifs ou aux émétiques, lorſqu'un bleſſé eſt attaqué de fiévre; ce principe ne convient pas dans tous les cas; par exemple, quels inconvéniens pourroient arriver, ſi on en faiſoit uſage inconſidérément dans une fiévre inflammatoire, ou dans une fiévre ſimptomatique? Alors les purgatifs ne feroient que l'augmenter au lieu de la diminuer.

Les purgatifs ne conviennent pas toujours dans les fiévres.

Il n'en eſt pas de même dans les fiévres putrides qui peuvent com-

pliquer une playe ; enfin dans toutes celles qui ont des indications particulieres pour l'évacuation. Pour lors on peut combattre ces fiévres ſans interrompre la ſuppuration & épuiſer les bleſſés, en mettant en uſage les lavemens, les boiſſons aigrelettes avec les Tamarins & le Nître, recommandées, dans le troiſiéme chapitre. Ces boiſſons tempérantes tiennent le ventre aſſez libre & peuvent ſuffire.

Cette conduite peut encore avoir lieu avec ſuccès dans les fiévres intermittentes ; mais ſi elles cedent difficilement, il faut avoir recours au Quinquina, reméde ſpécifique dans ces maladies, & le preſcrire en opiate, en infuſion, en ſubſtance, ſelon qu'on le jugera convenable. On le donne ſous la forme d'opiate, en mêlant ſa poudre avec le ſirop de capillaire ou le miel, dont on

fait prendre cinq à six prises par jour, du poids d'environ un gros. Ce reméde peut aussi convenir pour exciter la suppuration, & donner du ressort aux vaisseaux ; il seroit nuisible dans d'autres cas.

La fiévre est capable de supprimer la suppuration, de dessécher une playe, de causer des délitescences, la pourriture, le délire, enfin la mort des blessés; les causes capables d'entretenir la fiévre & de la produire, sont bien différentes, il est très-difficile de les distinguer, & en conséquence de les combattre; en sorte qu'employer indistinctement les purgatifs dans ces cas, c'est augmenter & accélérer les accidens, au lieu de les diminuer.

Purgatifs nuisibles dans les abondantes suppurations.

L'usage des purgatifs a souvent paru nécessaire dans les suppurations trop abondantes; & j'ai vû proposer dans différentes consulta-

tions, le fréquent uſage de ces remédes, pour diminuer, diſoit-on, la maſſe des humeurs, pour débarraſſer la nature de leur excès, & rendre les ſuppurations bonnes & louables. Je me ſuis toujours oppoſé avec force à ces avis, fondé ſur les inconvéniens d'une ſi fâcheuſe pratique. Je n'ai pû prévaloir, & ſouvent les bleſſés ont été la victime du préjugé. La raiſon en eſt ſenſible ; de ces évacuations ſuivent l'affaiſſement des vaiſſeaux, la lenteur de la circulation, la ſuppreſſion du pus, & ſouvent le malade meurt, ſans que la playe ait le tems de prendre un caractere apparent de mortification.

J'ai ſouvent entendu dire à M. Petit, célébre Chirurgien de Paris, & dont la mémoire ſera toujours recommandable, que rien ne s'oppoſe tant à la ſuppuration que le

cours de ventre ; appuyé ſur ce principe, il défendoit abſolument de donner des purgatifs aux bleſſés, ne les permettoit qu'au vingt-deuxiéme jour; & encore vouloit-il qu'ils fuſſent ſpécialement indiqués. J'ai cependant remarqué qu'il y avoit des cas particuliers dans leſquels il falloit évacuer le malade auſſi-tôt après la bleſſure; comme, par exemple, ſi le malade ſortoit de prendre un repas, peu de tems auparavant; ce qui ſeroit nuiſible quand la ſuppuration ſe fait & qu'elle s'établit, à moins qu'il n'y eut des indices que les premieres voies ſont trop chargées. Ce point du traitement demande beaucoup de circonſpection.

Les purgatifs ſeroient témérairement employés pour combattre les fiévres lentes ou périodiques, qui ſouvent ſuccédent aux grands épui-

Dans les fiévres lentes, les purgatifs ne conviennent pas.

femens, & aux longues fuppurations. Il faut alors avoir plutôt recours aux reftaurans, & aux remedes capables de donner du ton aux parties. Ainfi, outre les alimens qui feront prefcrits peu à peu, on pourra donner l'opiate fuivante: Prenez extrait de Geniévre, de Cynorrhodon, & de Menthe, de chacun demi-once; yeux d'écreviffes, Sel de Nître, de chacun deux dragmes; écorce d'orange amére, Quinquina en poudre, de chacun fix gros; effence de gérofle, demi-gros; faites du tout une opiate avec le firop d'œillets, ou autres. On en fait prendre cinq à fix prifes par jour, du poids d'un gros. Ce reméde diffipe heureufement ces fortes de fiévres, en rétabliffant les bleffés, & il m'a fouvent réuffi dans des cas où l'on avoit opiné en faveur des purgatifs.

Le motif qui m'a fait adopter cette pratique, & protester contre l'usage inconsidéré des purgatifs pour les blessés, n'est fondé que sur leurs effets pernicieux ; je les ai mis & vû mettre en usage fort infructueusement, & avec quelques accidens. Il y a des circonstances qui exigent leur administration modérée dans tous les tems de la suppuration, comme dans les cours de ventre fâcheux qui en peu de tems épuisent les blessés. L'observation suivante peut servir de régle pour des cas semblables.

Observation sur un cours de ventre chileux.

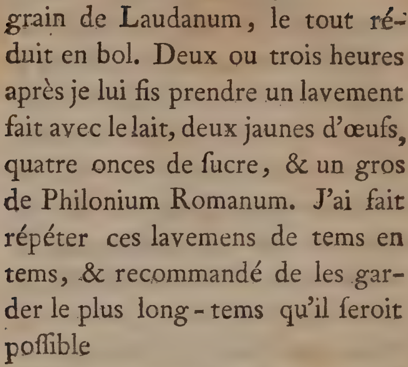
Après la bataille d'Ettinguen sur le Meïn en 1743, j'ai traité un Officier de considération blessé d'un coup de feu. La balle avoit son entrée à la région ombilicale, son trajet le long des muscles obliques, & elle fracassoit par sa sortie les os des îles, & l'os sacrum. Mon pre-

mier ſoin fut de faire des dilatations convenables, en coupant autant du corps des muſcles que des tégumens; enſuite je diſſéquai avec attention tous les fragmens d'os & les tirai autant qu'il me fut poſſible.

Les panſemens furent fort ſimples ſelon ma coutume ; & ainſi continués juſqu'à la fin de la cure. La fiévre de la ſuppuration ſe manifeſta à l'ordinaire, tout alla bien juſqu'au dixiéme jour de la bleſſure : alors ſurvint un cours de ventre qui dura juſqu'à la nuit du quatorziéme au quinziéme jour; il fut terminé par les calmans, les lavemens, la boiſſon d'une décoction de tamarins, & la cure continua à être heureuſe juſqu'au moment où il ſembloit toucher à ſa guériſon. Ce bleſſé qui avoit repris de l'embonpoint, & qui étoit preſ-

que rétabli, fut tout-à-coup surpris d'un cours de ventre chileux ; de gras qu'il étoit, il devint en quarante-huit heures maigre & émacié, au point qu'il étoit presque dans l'Atrophie. Ma surprise fut extrême de voir une consomption si prompte, & j'étois embarrassé sur le parti que je devois prendre pour le soulager. Les déjections qui étoient très-considérables, se faisoient de demi quart d'heure en demi quart d'heure ; & ne permettoient pas d'espérer une heureuse fin.

Le malade ne voulant d'autres secours que les miens, & ayant refusé une consultation que je lui avois proposée, je me déterminai à lui faire prendre d'abord dix grains d'ipecacuanha, & le soir autant de Rhubarbe torréfiée en poudre avec un gros de Diascordium, & demi



grain de Laudanum, le tout réduit en bol. Deux ou trois heures après je lui fis prendre un lavement fait avec le lait, deux jaunes d'œufs, quatre onces de ſucre, & un gros de Philonium Romanum. J'ai fait répéter ces lavemens de tems en tems, & recommandé de les garder le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible

Par leur moyen j'ai calmé les grandes irritations, les déjections ſont devenues moins fréquentes & moins conſidérables. Je lui faiſois en même-tems mettre en uſage la ptiſane ſuivante : Prenez bouillon blanc, tormentille, quinte feuille, de chacune poignée, racine de guimauve, deux gros, râclure d'yvoire & de corne de cerf, de chacune demi-once ; orge mondée, une once, & un citron coupé par tranches.

Mettez

le tout bouillir dans ſix livres d'eau jusqu'à la conſommation d'un quart; & après l'avoir paſſée, ajoutez-y ſel de nître, demi-once. On peut ajouter dans chaque verre de cette boiſſon, huit à dix gouttes d'eſprit de nître ou de vitriol. Le bleſſé a fait fréquemment uſage de cette boiſſon.

Le lendemain deuxiéme, je lui fis prendre une once & demie de mâne, & autant d'huile d'amandes douces tirée exprès, le ſoir le même lavement, & le même bol, & le lendemain je réitérai le même minoratif.

Le dégoût que ce bleſſé eut pour la ptiſane, m'obligea de changer de boiſſon : Je lui en fis faire une avec un poulet écorché, & farci avec une demi-once des quatre ſemences froides, deux onces de râclure de corne de cerf & d'yvoire,

& une tête de pavot concaſſée. Le tout mis dans ſix livres d'eau, juſqu'à ce que le poulet fût parfaitement cuit, puis paſſé; j'y ai fait ajouter le jus de deux citrons, ou un citron coupé par tranches. Le reſte fut continué à l'ordinaire.

Les douleurs & les déjections étant diminuées par l'uſage de ces remédes, le malade prit l'électuaire ſuivant : Prenez écorce de Grenade & Quinquina, de chaque demi-once, yeux d'Ecreviſſe & Tormentille, de chacun deux gros; le tout en poudre très-fine : conſerve de Roſes, de Cynorrhodon, de Menthe, de chacune une demi-once; Eſſence de Gérofle, deux gros, le tout uni & incorporé avec une ſuffiſante quantité de ſirop de coins. J'en faiſois prendre environ deux gros toutes les trois heures.

Aux lavemens faits avec le lait,

j'en ai fait succéder de composés avec le vin de Bourgogne & le sucre, que le malade gardoit longtems. Ce lavement mondifie les intestins, consolide leurs excoriations, & m'a toujours été d'un très-grand secours dans les lienteries & dans différens cours de ventre. Le malade prenoit encore plusieurs cueillerées d'une gelée faite avec deux litrons de Lentilles, deux livres de rouelle de Mouton, de Corne de Cerf & d'Yvoire rapés, de chacune deux onces, Tormentille en poudre, une once, le tout cuit dans une suffisante quantité d'eau, pour faire une purée, à laquelle on ajoute ensuite une pinte de vin du Rhin, ou d'autre bon vin. On fait bouillir le tout de nouveau, & après l'avoir passé, on ajoute quatre onces de sucre, & le jus de deux citrons. On mêloit même de cette

gelée dans un peu de bouillon ; après quoi le malade prenoit un peu de vin d'Alicante.

Cette conduite termina heureusement ce cours de ventre qui avoit menacé du dernier danger. Le malade revint peu à peu de l'état où il étoit, & fut parfaitement guéri en peu de tems. La playe n'en souffrit aucun dérangement ; il resta cependant une fistule causée par la présence d'un fragment d'os qui avoit échappé à ma vigilance. J'envoyai ce malade aux eaux de Bourbonne ; par leur usage, la piéce d'os sortit, & la playe se cicatrisa d'elle-même aussi-tôt après.

On voit par cette observation combien il est nécessaire dans le traitement des maladies chirurgicales, de sçavoir heureusement réunir la connoissance des remédes intérieurs, & les prescrire à propos. Un

Chirurgien ne doit pas se borner à panser des playes ; il doit sçavoir étendre son domaine sur les maladies intérieures qui peuvent compliquer les playes, & allier à son art des connoissances qui en sont inséparables, & qu'on ne peut raisonnablement lui contester.

Je vais proposer quelques observations qui n'ont pû trouver place ailleurs dans ce Traité.

Observation sur deux blessures, l'une à la main droite avec section des tendons extenseurs, & l'autre à l'estomach qui a été percé dans sa partie moyenne.

En 1736, étant en garnison à Verdun sur Meuse, un Officier reçut à la main droite un coup d'épée qui coupoit trois des tendons extenseurs des doigts. Le combat ne se borna pas là, il reçut un second

coup d'épée qui lui perça l'eſtomach dans ſa partie moyenne ; il faut obſerver qu'il ſortoit d'un long repas.

Un Chirurgien de la ville fut mandé pour ſecourir ce bleſſé, & je m'y rendis auſſi dès que je fus avertis. Comme je paſſois le pont de la ville, je trouvai ce Chirurgien qui s'en retournoit, & qui me dit que le bleſſé étoit ſans reſſource, parce que l'eſtomach étoit percé, & qu'il n'avoit beſoin que des ſecours ſpirituels. Malgré mes inſtances, il ne voulut pas revenir chez le bleſſé que je trouvai dans une triſte ſituation ; les alimens ſortoient par la playe de l'eſtomach, les extrémités étoient froides, quoique le tems fût fort chaud. Ce cas étoit des plus graves : je pris cependant mon parti, & lui fis prendre ſur le champ l'émétique, afin de vuider & d'affaiſſer ce viſcére.

J'examinai auſſi la playe de la main, je trouvai coupés trois des tendons extenſeurs des doigts, j'en rapprochai les bouts & je fis enſuite une ſuture aux tégumens. Je mis une palette ſous la main, & un bandage convenable pour maintenir les doigts étendus, & obtenir promptement la réunion, ce qui m'a réuſſi malgré les obſtacles qu'il a fallu ſurmonter.

L'action de l'émétique commençoit à procurer un vômiſſement copieux, lorſqu'il arriva une voiture avec ordre de tranſporter ce bleſſé à une lieue de diſtance, ſur les Etats de Lorraine, pour le mettre à l'abri des pourſuites de la Juſtice. La néceſſité nous obligea de ſouſcrire à cet ordre auſſi-tôt & nuitamment, & il fallut paſſer la Meuſe au gué malgré les nauſées & les efforts du vômiſſement.

Lorſque le bleſſé fut arrivé au village Dugni, je le fis mettre dans un lit bien chaud, il étoit dans ce moment très-mal; mais ayant bû beaucoup d'eau chaude, il vômit conſidérablement, & vuida ſon eſtomach qui étoit fort plein. Après un intervalle de ſix à ſept heures il fut ſaigné, & les ſaignées pendant les premiers jours furent pouſſées juſqu'à quinze, mais petites.

Sa nourriture conſiſtoit en un jaune d'œuf de deux en deux heures, mais ſouvent il prenoit des lavemens faits avec de fort conſommé de viande. Quoique le bleſſé fut fort altéré, je lui refuſai cependant toute boiſſon, je lui permettois ſeulement de prendre dans ſa bouche une tranche de citron, ou bien un peu de confiture ou de conſerve d'épine vinette. Je lui repréſentai de quelle conſéquence il étoit de ne

pas diſtendre l'eſtomach par aucune boiſſon, afin de ne pas troubler l'ouvrage de la nature, & de permettre aux fibres de ſe réunir par la contraction de cet organe.

Vers le neuviéme ou dixiéme jour, lorſque j'eſpérois la fin de la guériſon, la fiévre ſurvint avec de longs & de violens friſſons; mais quoique double tierce, elle fut bientôt terminée par l'uſage du ſirop de Quinquina. Le bleſſé en prenoit une ou deux cueillerées de trois en trois heures, & par le long uſage de ce reméde, il fut parfaitement guéri.

Lorſque la fiévre fut terminée, je lui permis d'abord une très-petite quantité de nourriture, quelques œufs frais, un peu de vin; enfin je l'augmentai peu à peu & par degré avec beaucoup de ménagement. Ce régime continué avec ſoin, lui aſſura une parfaite guéri-

ſon. Cette playe n'a été panſée qu'avec une compreſſe trempée dans du vin chaud & ſucré, ſoutenue par le bandage de corps.

La playe des tendons a auſſi méritée beaucoup d'attention, elle a été panſée avec le même digeſtif, & ſur la fin avec le vin miellé. La réunion des tendons a été ſi complette, que les doigts ont eu à peu près les mêmes mouvemens qu'auparavant.

Le ſirop de Quinquina décrit dans la Pharmacopée de M. Lémery, eſt un reméde efficace pour les fiévres qui ſuccédent aux bleſſures, même pour certaines gangrénes. J'en ai fait faire uſage avec beaucoup de ſuccès, & il m'a réuſſi, ſoit pour terminer les fiévres, ſoit pour entretenir les ſuppurations.

On peut voir par cette obſervation combien il eſt eſſentiel d'ob-

ſerver un régime exact après les playes de l'eſtomach. C'eſt un moyen de permettre à ce viſcére de ſe contracter, de ſe réunir & de ſe cicatriſer. Il eſt vrai que dans les premiers momens, on peut ſoupçonner qu'il s'eſt fait un peu d'épanchement dans la capacité de l'Abdomen; mais la nature toujours myſtérieuſe dans ſes opérations, s'en eſt vraiſemblablement débarraſſée par les ſecouſſes du vômiſſement, ou par le moyen des vaiſſeaux abſorbans. C'eſt ainſi que l'on voit ſouvent une heureuſe réſolution du ſang épanché dans la poitrine. Il faut encore remarquer qu'il eſt plus avantageux que l'eſtomach ſoit bleſſé, étant rempli, parce qu'une fois vuidé, il ſe contracte aiſément & ſe guérit, ce qui n'arriveroit pas s'il étoit bleſſé, étant vuide.

Obſervation ſur un coup d'épée à la poitrine qui a ouvert l'artére Thorachique, qui étoit d'un diamétre aſſez conſidérable.

La même année 1736 étant à Verdun, un Soldat reçut un coup d'épée à la poitrine qui ouvroit l'artére thorachique, il y eut d'abord une hémorragie conſidérable. Le combat ſe paſſa dans le foſſé de la Citadelle, il s'y rencontra en même-tems un Aumônier & un Chirurgien. Le bleſſé fut confeſſé & panſé ſur le champ, enſuite porté à ſa chambrée. L'hémorragie ayant recommencée, j'y fus appellé.

Le Chirurgien qui l'avoit panſé d'abord, s'y rendit auſſi-tôt que moi, muni d'une bouteille pleine d'une eau ſtiptique. Il appliqua un bourdonnet imbu de cette liqueur

ſur l'orifice du vaiſſeau, & l'y ſoutint par le moyen des compreſſes graduées, du bandage de corps, du ſcapulaire; en y faiſant appliquer enſuite la main pour s'aſſurer contre l'hémorragie. La tranquillité que nous eſpérions de l'uſage du reméde, ne dura pas long-tems; une demi-heure après on m'appella de nouveau pour voir ce bleſſé qui perdoit tout ſon ſang. Alors je me munis à mon tour d'une bouteille pleine de fort vinaigre & d'une main de papier gris.

M'étant rendu chez le bleſſé, j'examinai attentivement l'endroit où étoit le vaiſſeau ouvert, & l'ayant découvert, j'y appliquai un tampon de ce papier trempé dans le vinaigre, & pluſieurs morceaux du même papier, le tout ſoutenu de l'appareil déſigné, & je fis continuer avec ſoin le point d'appui par la main.

Deux heures s'étant paſſées ſans aucune apparence d'hémorragie, le ſang fut parfaitement arrêté; mais notre tranquillité fut bientôt troublée, car la Maréchauſſée faiſoit perquiſition du bleſſé pour s'en emparer. Il fallut faire diligence pour l'évader, le charger ſur un brancard de corps de garde, & le tranſporter au même village, en continuant pendant le chemin le point d'appui. On le dépoſa dans une Auberge où il fut tranquille & ſans hémorragie. Depuis le premier jour juſqu'au troiſiéme, il fut ſaigné ſept fois, prit autant de lavemens, fut mis à la boiſſon d'une légere décoction de Tamarins, obſerva une diette ſévere, & ne fut point panſé pendant ce tems.

MM. Baget Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire de Verdun, & Cavanac Chirurgien-Major d'un

Régiment de Cavalerie, étant curieux de voir la levée du premier appareil, se rendirent avec moi dans le village, le septiéme jour de la blessure. L'appareil étant levé, nous fûmes surpris de trouver la playe réunie par une bonne cicatrice.

Telle est la simplicité avec laquelle j'ai guéri cette playe, & telle est celle avec laquelle j'ai toujours fait la Chirurgie. Je me suis attaché à ne pas déranger la nature; au contraire j'ai fait tout mon possible pour l'aider, & combattre avec elle les différens simptômes qui; auroient pû l'opprimer. J'ai donné suffisamment de faits pour justifier ma conduite. Je conseillerai toujours aux jeunes Chirurgiens de suivre ces préceptes, & de bannir de la pratique une foule de moyens dont l'usage peut avoir des suites fâcheuses. Mais en terminantce trai-

té, je propoſerai une obſervation qui m'a paru rare & intéreſſante.

Obſervation ſur un Fémur carnifié.

Etant en garniſon à Sedan en 1737, une fille âgée de 18 à 19 ans, revenant de la fontaine avec un ſeau plein d'eau, fit une chûte violente avec ce peſant fardeau, & tomba, la cuiſſe droite portant ſur le pavé. Elle ſe releva avec peine, & retourna chez ſa maîtreſſe avec le ſeau plein; il n'avoit pas été renverſé avec elle.

Cette fille naturellement douce & patiente, ſouffrit longtems ſans ſe plaindre; enfin elle céda aux vives douleurs, elle fut portée chez ſa mere, & on lui appliqua pendant deux mois, différens cataplaſmes ſans aucun foulagement. Je fus enſuite conſulté, & je lui ordonnai auſſi pendant un

mois différens cataplaſmes ſans obtenir plus de ſuccès.

Je n'appercevois ni inflammation, ni fluctuation, mais quelque choſe de vacillant intérieurement vers la partie moyenne, ſans beaucoup d'élévation. J'étois ſollicité tous les jours pour faire l'ouverture de la tumeur, mais me défiant de quelque événement fâcheux, j'éludois l'opération. Je demandai une conſultation, on me la refuſa, enfin je me déterminai à l'ouverture. L'appareil diſpoſé, je cherchai le lieu le plus élevé de cette cuiſſe, où je plongeai le biſtouri vers la partie moyenne. Ayant allongé l'inciſion parallelement aux muſcles & aux tégumens, il n'en ſortit aucune eſpéce de matiere. Je portai mon doigt de côté & d'autre, je ne trouvai aucune réſiſtance de la part du Fémur, & les muſcles étant cou-

pés, ils firent auſſi-tôt par l'inciſion une hernie que j'avois peine à comprimer & à contenir avec mes doigts. J'appliquai de la charpie, & des compreſſes graduées avec un bandage convenable ſur cette cuiſſe qui avoit conſervé ſa direction naturelle. Je demandai abſolument une conſultation pour le lendemain, la malade paſſa une nuit mauvaiſe, je ne la paſſai pas meilleure par l'inquiétude où j'étois de ſon état.

M. le Roux Chirurgien-Major de l'Hôpital de cette ville, ſe trouva au premier panſement pour conſulter. Je lui expoſai le fait, & nous levâmes l'appareil, il y avoit douze heures de l'opération. La cuiſſe fut trouvée ſans vie & en mortification; & quoique nous ayons allongé les inciſions & employé des cataplaſmes anti-gangréneux, rien ne put s'oppoſer au progrès d'un ſi

grand mal. Cette fille mourut le troisiéme jour de l'opération.

Je disséquai cette cuisse, les muscles étoient par lambeaux, pourris & infectés, le Fémur étoit carnifié dans toute sa totalité, la peau seule avoit quelque résistence. Cette observation n'est pas commune, & on n'a pu assigner aucune cause de ce changement. Je sçais que cette molesse succéde quelquefois au Rachitis, mais cette maladie n'avoit pas précédée, & l'accident n'a paru qu'après la chûte.

Ce cas, quoique rare, n'est pas unique, il multiplie les exemples, & paroîtra peut-être peu digne de considération à ceux qui verront l'observation d'une femme âgée de 35 ans, actuellement vivante à Paris, dont presque tous les os sont amollis, & cet amollissement va jusqu'au point que ses cuisses pliées sur

elle-même, permettent aux jambes de se porter aux parties latérales de la tête dont les os commencent aussi à s'amollir. Ce fait sera communiqué un jour au public avec plus d'étendue, & pourra satisfaire sa curiosité.

Souvent au contraire les parties molles s'ossifient; mais ce cas est moins rare & ordinaire aux vieillards. Dans un Invalide qui mourut à peu près dans le même tems, j'ai trouvé les artéres ossifiées depuis le cœur jusqu'à leurs extrémités, ce qui formoit un spectacle assez singulier; mais moins surprenant que la mollesse des os.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

APPROBATION du Cenſeur Royal.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Traité des Playes faites par Armes à Feu*, par M. Loubet, Ancien Chirurgien Major des Troupes du Roi ; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe empêcher la permiſſion de l'imprimer. A Paris ce 15 Novembre 1752.

Signé LOUIS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Grand Conſeil Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre amé FRANÇOIS DELAGUETTE, *Imprimeur & Libraire à Paris*, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Traité des Playes faites par les Armes à Feu.* S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires, A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant. Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer led. Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant *le tems de dix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformement à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tous

aux Réglemens de la Librairie, & nottamment à celui du 10 Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le meme état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur de MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empechement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au Premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le trentiéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens cinquante-deux, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XIII. *de la Chambre Royale des Libraires-Imprimeurs de Paris*, N°. 104. *fol.* 77. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 12 *Janvier* 1753.

HERISSANT, Adjoint.





